

# À la recherche d'Andoni



## IV

### Les Harmonistes associés du hasard

## Sampzon

Une fois les valises posées, Juan avait discuté avec le charmant propriétaire qui était lui-aussi d'origine espagnole.

Son père avait connu l'exil à la fin de la guerre, les camps bien sûr avant d'être engagé comme ouvrier chez Rhône-Poulenc à La Voulte.

Juan en avait profité pour lui exposer la trame de ses recherches qui l'avait conduit en Espagne et qu'il devait à présent poursuivre à Largentière, il avait déjà pris rendez-vous à la mairie. Il lui expliqua ensuite qu'avant de partir en Ardèche, comme il était aussi journaliste, il avait tout de même réussi à pondre un article sur la situation de l'Espagne, puis un second qui portait sur la difficile découverte de la démocratie au Pays basque espagnol. Il avait aussi cherché des pistes sur l'exil de la population espagnole après l'écroulement rapide du Front nord mais il n'avait pas trouvé grand-chose.

Le propriétaire se passionnait pour cette histoire qui le concernait indirectement à cause de cette horrible guerre mais il finit par les quitter à regret pour les laisser s'installer tranquillement.

Et en attendant le rendez-vous, la première balade se déroula dans le coin pour se mettre dans l'ambiance.

Juan voulait découvrir le pittoresque hameau du Vieil Audon qu'il avait ciblé en consultant les cartes et les topos-guides du gîte.

Dès le départ de la balade, il chassa ses éternelles interrogations pour se concentrer sur le site assez exceptionnel avec son patrimoine médiéval qui passionnait Elsa qui demanda à son chéri d'assurer les photos.

Ils avaient débuté la balade au départ de Balazuc en déambulant dans les vieilles rues du village avant de descendre et de traverser l'Ardèche. Puis ils avaient remonté le sentier qui se dirigeait vers le Vieil Audon, un hameau autrefois abandonné aujourd'hui totalement réhabilité. Là, ils trouvèrent même une grange où l'on pouvait acheter des fromages et des saucissons. C'est ce qu'ils firent mais Juan ne posa pas de questions même s'il était obsédé par la présence en continu du fantomatique Andoni.

Comme ils n'avaient pas prévu le pique-nique pour cette première, ils revinrent vers Balazuc par la route.

De retour à la voiture, le mieux était de descendre faire quelques courses à Largentière avant de rentrer au gîte.

Dans l'après-midi, l'exploration de Sampzon et des environs du gîte surprirent les deux amoureux par leur beauté tellement les mélanges de paysages s'accordaient pour produire des panoramas grandioses sur 360 ° lorsqu'on approchait le Rocher du village.

Et le gîte situé sur un promontoire au-dessus de la rivière délivrait lui-aussi de la qualité picturale à foison, le séjour s'annonçait bien ...

Deux jours plus tard, Juan rencontra Monsieur Guillemot, un spécialiste de l'histoire de la cité. Il fit entrer le journaliste à l'heure prévue. Les civilités habituelles rendues, l'adjoint tenait à la main la lettre que lui avait envoyée Juan par l'intermédiaire de Coralie, la Mademoiselle Jeanne en chair et en os du journal de son père :

– Je crains monsieur Gonzalo, que notre entretien ne débute par un malentendu. Lorsque votre secrétaire a pris rendez-vous à la mairie, elle n'a pas précisé la période historique qui vous intéressait.

Par la suite, j'ai bien reçu le courrier qui confirmait le rendez-vous mais je l'ai reçu très tard, trop tard pour vous avertir de l'inutilité de votre visite. Et lorsque j'ai voulu vous prévenir au journal, on m'a dit que vous étiez injoignable car vous étiez déjà parti en reportage.

Juan ne comprenait pas où voulait en venir ce monsieur Guillemot. Il le coupa brusquement :

– Enfin, c'est à peine croyable. Je demande à m'adresser à un historien local afin que ce dernier m'aide à trouver des indices sur des faits bien précis et comme unique réponse, j'encaisse le fait que vous n'êtes pas la personne idoine.

Et il déposa les copies des fameuses fiches de la famille Larunari-Atxeari, tout en pointant du doigt Largentière écrit à l'encre de chine avec son lot de pleins et de déliés d'une autre époque.

– J'en suis vraiment désolé monsieur Gonzalo, reprit l'adjoint à la culture, mais vous noterez que je ne me suis pas défilé. Je comprends votre courroux mais avant d'aller plus loin, poursuivit-il en étudiant de plus près les pièces que Juan venait de poser sur la table. J'insiste sur ce point : je suis un spécialiste parmi tant d'autres de l'histoire de Largentière mais je le reconnais, j'ignore tout de cet épisode dramatique qui s'est déroulé dans notre ville.

Et afin de calmer le journaliste qui bouillait avant qu'il ne s'épanche à nouveau, il lui tendit la lettre qu'il avait reçue :

– Lisez bien et dites-moi ce que vous en pensez...

Juan était sceptique en lisant la lettre que la Secrétaire de son père avait envoyée à la mairie de Largentière. La lettre était nulle, mal tournée, Juan venait de comprendre certaines allusions de ses collègues au journal, il commença par s'excuser :

– Oui, lorsqu'on lit la lettre, c'est du grand n'importe quoi. Je suis vraiment désolé pour mon emportement.

Si j'ai bien compris, vous êtes un spécialiste de l'histoire de Largentière mais vous n'avez aucune idée de ce que je suis venu chercher dans votre ville : des preuves tangibles de la déportation d'une population en majorité basque qui a fui la zone de combat de la guerre d'Espagne dès juillet 1936 ? Pourtant, les archives du conseil général sont là pour vous montrer que ces gens sont bien passés par Largentière.

– Je comprends votre déception mais je n'ai aucun souvenir de ce passé !

Il réfléchissait en silence pour essayer de trouver comment il pourrait aider le jeune journaliste ?

– J'ai une idée, lors du prochain conseil municipal, je vais expliquer votre démarche à tous les élus. Comme des personnes extérieures au conseil assistent à ces séances, on aura peut-être une chance que quelqu'un ait entendu parler de ces événements. Je vais voir aussi en mairie si cet épisode est connu ? De votre côté, il ne vous reste plus qu'à arpenter la ville. D'aller voir rue de la Halle, à la bibliothèque peut-être ? En ce qui me concerne, je vous le redis, je n'ai jamais entendu parler de cet épisode. Avez-vous un numéro de téléphone à me donner ?

Juan lui donna sa carte après avoir ajouté au dos le numéro de téléphone et l'adresse du gîte. Puis il remercia monsieur Guillemot avant de quitter la mairie.

Plus amusant, il avait croisé au marché des anciens de la CGT qui lui avaient fait signer une pétition contre les diktats de cette erreur républicaine qui avait élu par défaut, Président de la République.

Et chose incroyable, le camarade de l'IHS-CGT avec qui il avait échangé pendant qu'Elsa tournait à la recherche de bon produits locaux, était lui-aussi d'origine espagnole.

Et autant il avait entendu parler des camps de la honte de Chomeric et de Privas d'où il venait, mais il ne savait rien sur ce camp oublié de Largentière. Il avait promis de se renseigner et lui avait conseillé d'aller à Privas lors de leur séjour.

Et le soir, il fit le bilan de la journée avec Elsa :

– Putain, j'ai fait chou blanc. Je suis tombé sur un historien local que j'ai légèrement secoué mais lorsqu'il m'a fait lire la lettre de Coralie, je me suis fait tout petit dans mon fauteuil.

À l'évocation du prénom de la secrétaire du père de Juan, Elsa fit une grimace :

– C'est quoi qui te fait sourire ? Rouge ou rosé ?, demanda Elsa qui connaissait déjà la réponse.

Elle revint avec une bouteille des Coteaux de l'Ardèche qui était déjà entamée.

– Vas-y, reprends

– Je te disais que la belle secrétaire de mon père a envoyé une lettre à la mairie de Largentière qui ne veut rien dire. Je me demande bien comment ils ont accepté de me recevoir. Elle n'a même pas évoqué le but de ma visite, ni les camps. Tu penses bien que l'autre est tombé des nues lorsque je l'ai allumé. Une catastrophe. Il a vraiment été correct avant d'être sympa au fur et à mesure de l'entretien. Moi à sa place, j'aurais jeté cet insolent Juan Gonzalo fut-il un brillant journaliste d'investigation ! À la sortie de l'entretien, j'étais tellement dégoûté qu'il me tardait de partir et de tout laisser tomber. Et puis cette rencontre au marché m'a redonné le moral. Toujours des espagnols, la piste est chaude tout de même. On va poursuivre avec la découverte de Largentière et de ses environs. La rue de la Halle aussi car elle existe toujours.

Et puis j'ai laissé mon numéro et le numéro du gîte à notre historien local et il m'a donné sa carte, on ne sait jamais ... .

\*

La visite complète de Largentière avait lessivé les deux tourtereaux qui étaient fourbus. Elsa savait depuis sa tendre enfance qu'une sortie en ville ou une manifestation, grande spécialité de ses parents, est bien plus usante qu'une simple randonnée même en moyenne montagne.

Ils se reposaient sur la terrasse du gîte tout en dégustant l'immense panorama qui plongeait d'un côté sur l'Ardèche et remontait vers la montagne de l'autre.

Elsa lisait et Juan cogitait.

Un cahier de brouillon ouvert devant lui et un stylo en panne d'inspiration étaient posés sur la table devant lui.

Soudain, la sonnerie de son portable le tira de sa méditation.

Son rythme cardiaque s'accéléra.

Il se précipita à l'intérieur du gîte. Il décrocha et il entendit :

– Allô ? Monsieur Gonzalo ?

– Oui ! Monsieur Guillemot ?, vous avez trouvé quelque chose ?

– Vous êtes perspicace mon jeune ami, dit-il mais il est vrai que vous êtes journaliste, rien ne vous échappe !

Elsa s'était approchée pour saisir des bribes de conversation.

– Je vous écoute monsieur Guillemot ...

– Vous êtes assis ? Bien assis. Bien, moi-même je n'en reviens toujours pas. J'ai évoqué l'histoire que vous m'avez si bien contée, à la fin d'une séance du conseil municipal dans les questions diverses.

Je n’y croyais pas trop et voilà que soudain une jeune, comment dire ?, une jeune prof de français, ..., de l’opposition, crut-il bon d’ajouter. Ah, ces profs toujours dans le mauvais camp, celui de la contestation permanente, de la critique, de la revendication et de l’immobilisme... qui appartient...

– Ne vous égarez pas monsieur Guillemot, vous n’êtes pas en meeting. Tout à l’heure, je vous passerai ma compagne qui est à côté de moi. Elle est prof elle aussi ! Alors cette jeune gauchiste, monsieur Guillemot ?

– Vous pouvez le dire ! Mais enfin, cette jeune femme est amie avec une autre enseignante qui a une relation avec les événements qui se sont déroulés à Largentière. Je vous donne son nom...

– Un instant monsieur Guillemot, s’il vous plaît, je vais prendre de quoi écrire. Il alla chercher son cahier de brouillon et son éternel stylo sur la terrasse.

– Je suis de retour, je vous écoute.

– Bien, il s’agit d’Araceli Bresle...

– Vous l’écrivez comment ? b, r, e, s, l, e parfait ! Bresle ?

– Bien, chose étonnante, la mère de cette jeune femme a été internée dans un camp de concentration ici-même !

Juan vacilla un court instant. Cette fois-ci, la chance jouait en sa faveur. Il lui fallait tout. L’adresse et le numéro de téléphone. Il harcela monsieur Guillemot pour avoir le maximum de renseignements. Une menuiserie. À la sortie de la ville, Parfait ! Il n’écoutait presque plus l’adjoint qui continuait à s’épancher :

– Un camp à Largentière, incroyable ! Je n’en reviens toujours pas. Vous avez eu raison d’insister monsieur Gonzalo. Sans votre intervention, nous n’aurions rien su de cette bien triste histoire...

– Bien, c’est à mon tour de vous remercier monsieur Guillemot, c’est inespéré ce que vous venez de me confier !

– Monsieur Gonzalo, faites-moi le plaisir de me faire parvenir l’article que vous écrirez sur cet épisode douloureux lorsque vous l’aurez publié. Vous écrivez très bien monsieur Gonzalo, je viens de lire votre dernier reportage. Vraiment très bien. Bonne chance pour la suite, et il raccrocha.

Tel un Oglala dansant autour d’un feu afin de communier avec le Grand Esprit avant d’affronter les Wachitus du côté de la Little Bighorn, Juan était déchaîné. Elsa intervint :

– Ne t’emballe pas Juan, tu es juste au pied de la montagne.

– Oui, tu as raison. Et il reposa son tomawak spirituel. Mais on va fêter ça et étudier le plan d’attaque.

Quelques minutes plus tard, Juan s’excita :

– Elsa, j’ai une idée, attrape-moi l’annuaire de l’Ardèche, s’il te plaît, qui est juste derrière toi sur la petite table !

– Et qu’est-ce que tu vas faire avec ça ? Tu vas chercher un nom que tu n’es même pas sûr de trouver alors que tu as l’adresse ! Tu ne peux pas attendre demain ?

– Non, je suis trop impatient, pour une fois que l’on a une piste. L’enquêteur de base que je suis est fébrile. J’ai le nom et l’adresse, si elle n’est pas en liste rouge avec un prénom d’origine espagnole aussi typé, je ne vais avoir aucun mal à la trouver.

Et il ouvrit la page de l’annuaire à Largentière et commença à détailler la liste. . . a, b, rien b, pas de Bresle Araceli, C...

– Alors, demanda Elsa ?

– Chut, ne me déconcentre pas, je sens que je vais y arriver !

Et elle se dirigea vers la terrasse en se disant que si Juan n'avait rien trouvé à B, il n'y avait pas beaucoup de chance que la recherche aboutisse. Elle n'avait pas franchi la terrasse qu'elle entendit Juan hurler :

– Elsa ! C'est bon je l'ai !

Elsa revint intriguée :

– Regarde !, lui dit Juan, Jaclard, Jaclard Araceli ! Ça ne peut être qu'elle. J'ai vérifié il n'y a pas d'autres prénoms.

Sans attendre, il composa le numéro en faisant attention de ne pas se tromper tellement il était tendu. La sonnerie n'en finissait plus d'égrener sa monotonie. Lorsqu'il entendit le classique Allô !, il respira. À lui de jouer à présent ! Après une entame parfaite, très professionnelle, Juan écoutait religieusement Araceli dérouler sa pelote :

– Oui, ma mère Teresa était originaire d'Irun, oui, l'histoire familiale avait un lien avec la guerre d'Espagne, oui elle connaissait Andoni. Non, car elle ignorait tout de l'histoire du camp ...

– Vous pensez que je pourrai interviewer votre maman ?

– Écoutez, Monsieur Gonzalo, je vais téléphoner à ma mère. Je vais lui expliquer votre démarche. Avec vos origines, je pense qu'il n'y aura aucun problème et je serai présente ce jour-là. Vous avez un numéro de téléphone à me donner ? Bien, c'est noté je vous rappelle dans la soirée, à tout à l'heure !

– Un grand merci tout d'abord pour votre gentillesse et votre aide sur ce dossier, à tout à l'heure, répéta-t-il bêtement.

Et il reposa le combiné. Elsa intervint après lui avoir claqué une bise :

– Bravo maestro ! Tu avais raison, c'est toute la différence entre une historienne et un brillant journaliste.

Juan ne releva pas. Il était inquiet. Et si Teresa, la maman, ne voulait plus entendre parler de cette histoire ? Une heure plus tard, la sonnerie du portable réveilla le jeune journaliste qui ne s'attendait à avoir une réponse aussi rapide. Positive ou négative ? Araceli lui confirma la bonne nouvelle.

\*

Depuis que le rendez-vous avait été fixé, en fin de matinée, ils descendirent sur Largentière.

La menuiserie Bresle se trouvait à la sortie de la petite sous-préfecture. Facile à trouver. Juan gara la R5 sur le parking de l'entreprise familiale.

Les deux jeunes gens se dirigèrent vers l'atelier. Juan huma l'odeur de bois travaillé et de sciure. Laurent le frère aîné les accueillit. Il ne fut pas surpris de leur arrivée puisque Araceli avait averti la famille de la visite inopinée du journaliste bordelais à la recherche d'une histoire passée de leurs parents.

Après avoir traversé l'atelier où Henri le plus jeune des frères guidait un morceau de bois sur la corroyeuse, Laurent les abandonna à l'entrée du salon, là où la famille Bresle les attendait.

Après les présentations d'usage, Araceli les invita à s'asseoir. Le décor était un peu vieillot mais Elsa n'y fit pas attention.

Elle découvrait Teresa qui avait dû être une très jolie femme car elle avait gardé des traits agréables malgré les stigmates évidents de la vieillesse. Comme Jean les observait sans rien dire, Elsa leur sourit avant de se lancer :

– Merci à vous de nous recevoir aussi vite. Vous ne pouvez savoir combien cette rencontre est vitale pour Juan qui vous expliquera en détail sa démarche.

Je suppose que votre fille vous a mis au courant de notre enquête sur une histoire oubliée. Juan est journaliste et je suis historienne. Mais avant qu'il ne vous explique la suite, je vous réitère mes remerciements car cet entretien risque de réveiller des souvenirs douloureux.

Visiblement Teresa s'attendait à souffrir mais comme elle avait donné son accord, elle répondit à l'invitation par un large sourire. Elle avait accepté d'évoquer une histoire enfouie au plus profond d'une mémoire morte parce qu'Araceli avait parfaitement joué son rôle d'intermédiaire en lui disant : Oui, dans un premier temps cela va te faire mal mais tu verras tu te sentiras mieux ensuite. Papa aussi !

Elle allait devoir faire un gros effort pour essayer de se remémorer tous ces événements. La jeune femme avait raison. Jean avait apprécié la franchise de la jeune femme.

Juan n'en revenait pas, Elsa avait improvisé sans rien lui demander mais il avait aimé. Araceli intervint :

– Café pour tout le monde ?..., je m'en occupe. Vous dressez le tableau mais vous ne commencez pas sans moi. Je ne suis pas prof d'histoire comme toi, dit-elle en souriant à Elsa mais prof d'espagnol. Et ce n'est pas par hasard, alors tout ce qui touche à ce mystère qui vient de ressurgir après des années d'oubli, m'intéresse.

Et lorsque la jeune femme quitta la pièce, Juan développa calmement le triple but de leur visite en insistant sur son métier et sur les origines de son père en fixant délibérément Teresa, avant d'ajouter :

– Voilà, vous savez tout ou presque tout, car il avait volontairement occulté le rôle de son grand-père lors de la dictature, pour éviter de réveiller de vieux démons. Mais comme promis, nous attendons le retour de votre fille avant d'aborder le questionnement.

N'hésitez pas à me reprendre si vous considérez que je vais trop loin dans mes questions. Vous savez ma curiosité de journaliste est attisée par cette drôle d'histoire que m'a livrée mon père.

Et lorsqu'Araceli revint avec le plateau où une cafetière trônait au milieu de cinq tasses et du sucrier, Jean venait d'en finir avec une information capitale qu'Elsa avait notée sur son calepin. Dans l'almanach du facteur, Jean avait pointé sur le plan de la sous-préfecture l'emplacement du camp de concentration de population essentiellement basque que Largentière avait accueillie. Mieux, il avait découpé la page et l'avait donnée à Elsa qui s'était empressée d'entourer l'endroit exact du camp à la sortie de la ville que venait de lui désigner Jean. Les voyant affairés, Araceli qui venait de poser le plateau et commençait à verser le café, fit remarquer :

– Il me semblait vous avoir demandé de m'attendre ? Et je vois que je viens de louper un épisode important, dit-elle, en servant une tasse à sa mère.

– Ne t'inquiète pas Araceli, le camp où ta mère a connu Ana, la maman d'Andoni, est sous une tonne de ronces. Il ne risque pas de disparaître, à moins qu'une brusque montée des eaux de la Ligne ne vienne l'engloutir. Ces jeunes gens te montreront ce site totalement ignoré à notre époque. Lors de cet échange qu'accompagna un silence naturel puisque tout le monde buvait son café, Juan cogitait.

Il avait décidé d'explorer ces lieux à n'importe quel prix. Il effaça provisoirement le plan qu'il avait ébauché pour se concentrer sur l'interview puisqu'il vit Teresa poser sa tasse. Il attendit avant d'intervenir, lui sourit pour la mettre en confiance et lui demanda :

– Après cette information capitale que vient de nous livrer monsieur Bresle, poursuivons si vous le voulez bien avec le retour d'Andoni à Largentière.

- Ah, parce que vous en êtes déjà là ?, intervint Araceli courroucée.
- Écoute ma chérie, avec l'accord de notre ami journaliste...
- Juan ! précisa le journaliste.
- ... avec l'aval de Juan, nous avons résumé la première partie afin d'aborder la période de l'après-guerre.
- Araceli, ce que je te propose puisque tu sembles intéressée par cette histoire, c'est de venir manger un soir au gîte. Et de nous aider à dérouler le fil d'Ariane avec nous ? Et tes frères ?
- Mes frères, je pense qu'ils s'en fichent un peu de l'histoire de leur mère. Ils te diront qu'ils ne sont ni des fonctionnaires ni des intellectuels pour finir par ajouter qu'ils ont du boulot, eux ! Ce qui est vrai, mais si tu as besoin d'un coup de main quelconque, là tu pourras compter sur eux. D'accord pour la première proposition, je vous en ferai une qui va vous intéresser, dit-elle en regardant d'abord Elsa puis Juan. Allez poursuis maman !
- Lorsqu'Andoni est revenu de Lyon, il était dans un sale état. Car il avait été durement touché lors d'un bombardement allié. C'était un jeune résistant qui travaillait pour le réseau de son patron, monsieur Germain. Il a eu de la chance que des personnes le recueillent avant que les Allemands n'interviennent. Puis il est resté entre la vie et la mort chez monsieur Germain avant d'être rapatrié chez Ana à la fin de la guerre. Sa mère l'a soigné énergiquement. Quant à ce pauvre Iñigo, il n'avait pas besoin de cette nouvelle épreuve. Oui, j'oubliais. Nils aussi, son professeur de vie dont je vous ai déjà parlé. C'est Nils qui a pris soin d'Andoni lorsqu'on a compris qu'il allait s'en sortir. Car, je vous promets, jamais nous ne pensions, Ana et moi-même, qu'il allait redevenir le chevrier alerte qu'il avait été. Et comme il ne pouvait plus exercer le métier de berger, il a passé deux ans à étudier comme un forcené.

Nils était un drôle de professeur même si Ana ne comprenait pas grand-chose à cette éducation qui remettait en question toutes les certitudes éducatives ou les niaiseries que les curés du coin lui avaient enseignées. Andoni et Nils ne pouvaient souffrir tous ces gens d'Église qu'ils abreuyaient de critiques bien fondées, vu le comportement qu'ils avaient eu pendant la guerre ! Nils était formidable. C'est lui qui lui a ouvert l'esprit, l'a aidé à rattraper son retard. Andoni parlait le français sans accent. C'était assez étonnant pour un garçon qui ne savait pas un mot de cette langue lorsqu'il est arrivé à Largentière. Le français est une langue difficile à apprendre pour nous autres étrangers. Andoni était un garçon discret qui n'évoquait que rarement ces sujets. J'ai eu la chance qu'il me montre les livres que lui avait donnés Nils. Un véritable trésor. Des livres rares avec de belles illustrations. Écrits par de drôles de gens dont personne n'avait jamais entendu parler même chez les Français. Vous savez, les livres, Andoni et moi, c'est une très vieille histoire, ajouta-t-elle en souriant.

– Dis maman, on pourrait accélérer un peu car à ce rythme on y est jusqu'à la nuit tombante !

– Non, non, intervint Juan, prenez votre temps. Tous les détails de la vie d'Andoni sont importants. N'oubliez pas qu'au-delà de sa rencontre, je dois rendre compte de tous ces épisodes à mon père. Si je dois résumer : il a longtemps été chevrier, il est devenu résistant, a failli mourir à Lyon. Enfin, il est tombé sur un drôle de précepteur qui lui a appris beaucoup de choses que les autres enfants ignorent.

Car qui connaît Élisée Reclus de nos jours ?

Elsa abandonna son cahier de brouillon pour regarder son Juan qui détourna le regard sans gêne.

*Quel toupet ! S'il n'y avait pas eu les conférences philosophiques de Solé le samedi soir au Gypaète, jamais tu n'aurais entendu parler du célèbre géographe anarchiste !*

Puis Jean intervint :

– Si un jour, vous avez la chance de croiser Andoni, demandez-lui de vous montrer les merveilles que Nils possédait. Car Andoni a hérité de toute cette collection assez étonnante. Mais vas-y Teresa poursuis. Teresa demanda à sa fille de lui servir une autre tasse avant de reprendre car elle avait besoin de mettre de l'ordre dans ses pensées. Elle but deux gorgées de café qui avait refroidi trop rapidement à son goût. Mais elle savait à présent comment aborder la suite :

– Pour simplifier, je vais dissocier deux choses : l'histoire des Larunari et celle d'Andoni. Commençons par celle d'Ana et d'Iñigo. Ce dernier ne s'était jamais remis de la guerre d'Espagne. Le militaire basque ne savait rien faire de ses dix doigts. Son cerveau n'avait pas supporté tous ces chocs à répétition. Sa guerre a duré de 1936 à 1944. Il ne s'était jamais intégré dans le pays qui l'avait emprisonné et fait de lui un paria. Il ne parlait pas un mot de français et ne faisait aucun effort pour l'apprendre. Alors un jour il a demandé à Ana de retourner au Pays basque. Mais les autorités françaises lui ont refusé une installation dans les Basses Pyrénées. Je n'ajoute rien mais certaines crapules qui avaient beaucoup de choses à se faire pardonner étaient revenues aux affaires. Je le tiens d'Ana et les faits de Résistance d'Iñigo étaient bien maigres pour espérer une certaine mansuétude de la part de ces pseudos vainqueurs. Alors ils ont refait leur vie dans un petit village des Landes. Ana et Iñigo n'ont jamais revu leur pays, moi, non plus d'ailleurs.

Et Teresa s'interrompt. Elle avait vécu une autre vie. Elle n'avait jamais eu le temps de réfléchir à ce qu'elle aurait pu vivre si les généraux fascistes n'avaient pas bousillé sa jeunesse. Adieu Irun, à tout jamais !

Juan sentit qu'il ne fallait pas qu'il se trompe. Il avait bien compris que la séparation douloureuse et l'éloignement avaient distendu les liens d'amitié que les deux familles d'exilés avaient noués. Il reprit la main :

– Je comprends bien tout ce que vous venez de me raconter. Mon père a vécu le même traumatisme. Séparé de sa famille qui est restée en Euzkadi, il a enfoui ce trauma au plus profond de son inconscient. En clair, il confie toute cette histoire à son psy ! Mais pour revenir à la famille d'Andoni, que sont devenus les enfants ?

– Vous l'avez compris, Ana, mon amie, la seule que je n'ai jamais eue, m'a abandonnée pour essayer de sauver son mari. Le temps et la distance ont fait le reste. Je n'ai jamais été la voir dans les Landes. Elle n'est jamais revenue à Largentière.

Pour chasser les larmes qui commençaient à monter, elle poursuivit :

– Pablo est parti comme berger en Argentine. Je ne l'ai jamais revu non plus. Quant à Diego, son histoire n'est pas très brillante. Il aurait dû être ordonné prêtre après ses études à Lyon. Mais le très bel hidalgo s'est entiché d'une comtesse richissime de dix ans plus âgée que lui. Et comme tous les contes de fées, l'histoire s'est très mal finie. Notre prometteur et talentueux gigolo s'est fait éconduire par la belle qui s'est lassée. Il est revenu ici à Largentière. Mais son petit frère chéri n'était plus là pour l'aider. Et il était en froid avec ses parents. Nous avons essayé de l'aider. Au début, puis ...

Jean coupa sa femme car il ne voulait pas revenir sur ces épisodes malheureux. Il intervient brusquement. Le ton était véhément, sans concessions.

– Écoutez, il vit aujourd’hui à Joyeuse avec une dégénérée, alcoolique. Le brillant garçon, doué dans toutes les matières y compris en sport a tout gâché. Si vous souhaitez le rencontrer, je vous donnerai l’adresse mais je vous le déconseille. Enfin, vous verrez bien. Venons-en à Andoni, Teresa...

Juan nota l’adresse mais n’insista pas. Il avait senti une tension, une rancœur mais visiblement la côte d’amour d’Andoni n’avait jamais faibli auprès de Teresa. Il le remit au cœur de la discussion :

– Et je suppose que vous avez gardé le meilleur pour la fin...

– Si vous le dites. Mais vous n’avez pas tort. Andoni avait fini par remarquer. À partir de là, Monsieur Lormeux a décidé de le prendre sous son aile. Je l’ai toujours soupçonné d’être secrètement amoureux d’Ana. Sa femme, madame Lormeux, notre patronne était une très jolie personne mais elle était bête comme ses pieds. Paix à son âme ! Non seulement Ana était une très belle femme mais elle avait une tenue assez étonnante en société qui contrastait avec ses origines modestes de paysanne navarraise. Alors pour s’attirer les bonnes grâces d’Ana, Monsieur Lormeux lui a fait une proposition sérieuse. Il prenait Andoni sous son aile. Il lui payait les études dans un institut privé à Paris en lui promettant de lui trouver un emploi de journaliste dans son journal. Andoni allait retrouver son ami d’enfance Paul, monté lui aussi à Paris pour ses études. Aujourd’hui, Paul est rédacteur en chef du journal de feu Monsieur Lormeux. Pour votre enquête, c’est ce monsieur que vous devez aller voir même si je pense qu’Andoni est parti rejoindre ses parents dans le Sud-Ouest. Où ? Je n’en ai aucune idée. Araceli voulut intervenir mais Teresa conclut sans lui laisser le temps de prendre la parole :

– Ana et Iñigo sont morts...

Et les larmes longuement contenues coulèrent le long des joues de Teresa. C'est Elsa qui sortit Juan de l'embarras. Elle s'approcha de la vieille dame, lui proposa un mouchoir et la remercia doucement pour avoir accepté de livrer cette longue et douloureuse confession. Teresa essuya ses larmes. Son visage retrouva la sérénité qu'elle dégagait habituellement alors qu'elle n'avait vécu qu'un long mensonge depuis que les fascistes avaient abattu son amour de jeunesse à San Martial. Araceli poursuivit car Andoni était loin d'être un inconnu pour elle...

– Tu connais Andoni ?, demanda Juan en se tournant vers elle.

– Oui et non ! Maman nous a envoyés une semaine en vacances chez les parents d'Andoni dans un petit village des Landes. Andoni est venu deux ou trois jours chez ses parents Dans sa belle deux-chevaux bleue, il m'a montré la mer. L'estacade de Capbreton, ça je m'en souviens bien. Il était vraiment très gentil avec nous, même s'il ne parlait pas beaucoup. Et lorsque je lui ai demandé s'il viendrait nous voir un jour à Largentière, il m'a répondu doucement, très doucement : « *Non, tu sais à Largentière, à part ta maman qui m'a sauvé la mise un jour et ton papa, je ne connais personne là-bas. Celui qui m'a tout appris est mort !* ». Voilà vous savez tout à présent. Pour compléter vos recherches, ce que je vous propose, c'est de faire une balade dans la semaine, en partant de l'endroit où habitaient Andoni et tous ces réfugiés avant de monter jusqu'à la ferme de Nils. Vous verrez c'est très beau. Et Juan, tu pourras compléter l'histoire d'Andoni.

Elsa qui avait compris que tous ces souvenirs avaient bien éprouvé Teresa, intervint.

– Araceli, il faut que vous veniez manger un soir au gîte. Nous aurons le temps de discuter. Juan est un excellent cuisinier. Et on peut programmer une balade, nous sommes là encore quelques jours.

– D'accord, je passerai avec Lucien mon mari. Monsieur Jaclard à la ville. Il est prof aussi mais cette histoire va le passionner. Lundi, mardi, si on marche mercredi ?

– Lundi soir, c'est parfait !

Elsa tira discrètement la manche de Juan pour qu'il ne reprenne pas l'interrogatoire de Teresa. Pour une fois, il se leva sans poser de questions oiseuses ou déplacées. Elsa embrassa Teresa en la remerciant encore pour sa gentillesse et sa disponibilité. Elle lui promit de lui envoyer le magazine lorsque l'article serait imprimé. À son tour, Juan serra la main de Jean et les deux jeunes suivirent Araceli. Mais en arrivant à hauteur de l'atelier, Juan fit demi-tour et après avoir salué Henri lui demanda :

– À tout hasard, vous n'auriez pas une pince-monseigneur et un pied de biche ?

– C'est tout ce qu'il vous faut ? Vous préparez un casse ? Faites attention, la banque se trouve juste à côté de la gendarmerie ! Je vais vous chercher ce matériel.

– Ne vous inquiétez pas, j'ai fait une bêtise avec la porte de la grange au gîte. Je vais réparer les dégâts et acheter un nouveau cadenas mais j'ai besoin d'outils car vous imaginez qu'en vacances, on ne se balade pas avec ce type d'outillage.

Cinq minutes plus tard, Henri revint avec les deux pièces.

– Super !, je vous les ramène mardi ou mercredi lorsqu'on repasse à Largentière.

Et il s'éclipsa pour glisser discrètement les deux outils dans le coffre de la R5. Les deux filles ne firent pas attention au retour de Juan, elles levèrent à peine la tête lorsqu'il claqua la portière du coffre, Elsa se contenta de lui demander ce qu'il fichait ? Après avoir noté les prochains rendez-vous, ils quittèrent Araceli non sans lui avoir demandé où ils pouvaient trouver un bon restaurant.

\*

Le dimanche soir, Elsa ne reconnut pas son Juan lorsqu'il enfila une cagoule. À quoi jouait-il ? Il gara la voiture assez loin de l'entrée du camp qu'il avait eu le temps de repérer. Mais elle n'avait pas encore tout vu. Lorsqu'ils arrivèrent devant la grille, Juan tomba le sac à dos. Il l'ouvrit pour se saisir de la pince-monseigneur et du pied de biche qu'il tendit à Elsa !

– Tiens-moi ça, s'il te plaît, je vais attaquer la chaîne !

– Mais c'est quoi cette cagoule ? Tu te crois où ?

– Écoute la cagoule c'est une question de sécurité. Tiens, enfila ce passe-montagne. Ce que l'on va faire n'est pas tout à fait régulier. Je n'ai pas envie que l'on finisse nos vacances à la gendarmerie. Je suis sérieux Elsa. Crois-en mon passé de révolutionnaire, j'ai aussi un couteau de combat et une lampe torche.

Elsa sourit et enfila le passe-montagne :

– Tu le sors d'où ce matériel et cette cagoule ?

– Le matos, ce sont les frères Bresle qui me l'ont prêté. La cagoule, c'est une relique de mon stage commando que l'armée m'a offerte lors de mon apprentissage gratuit à la future guerre révolutionnaire. Je l'ai gardée et utilisée lors des manifs contre leurs petits frères de la police, comme le chantait si bien Maxime. N'oublie pas son rôle dans ton sauvetage ma chérie !

Clac ! La chaîne tomba au sol. Juan remonta la cagoule le temps de déposer une bise sur le front de sa chère Elsa, la bouche étant inaccessible depuis qu'elle avait respecté les consignes de sécurité de son drôle de chéri.

Elsa était surprise car il y avait longtemps que les communistes ne se livraient plus à ce genre d'actions soi-disant révolutionnaires. Elle n'en revenait pas !

– Au lieu de rêvasser camarade, aide-moi à pousser cette grille.

La grille résista à la première poussée puis céda en couinant comme un animal pris dans un piège de trappeur. L'horrible plainte rouillée réveilla toute la vallée de la Ligne !

– Bonjour la discrétion camarade !, persifla Elsa lorsque Juan la repoussa dans l'autre sens.

Juan ne se laissa pas distraire, il repositionna la chaîne comme si de rien n'était. Elsa nota ce point. Décidément, son Juan avait plus d'un tour dans son sac. Sac à dos bien évidemment !

Il fouilla au fond de son 60 litres pour en retirer son Reflex et déposa la lourde et encombrante pince-monseigneur à la place. Il emboîta le flash sur le boîtier et se concentra. Il n'avait droit qu'à une seule photo de l'entrée du camp.

Les réglages effectués, l'appareil crépita. Juan tourna la pellicule et s'approcha de la porte d'entrée. Elle n'était pas fermée à clef mais elle était bloquée, le temps ayant fait son œuvre. Juan prit le pied de biche qu'Elsa lui avait donné.

Il réussit à la débloquer sans trop l'abîmer pour éviter de laisser des traces d'effraction. Les deux jeunes gens se faufilèrent à l'intérieur. Juan avait besoin de preuves tangibles de l'existence d'un camp d'internement mais Elsa avait des doutes.

Ces bâtiments avaient dû être utilisés depuis ce temps-là. Comme dans un film policier pour Juan et un thriller pour Elsa qui n'était pas bien rassurée, les deux progressaient en suivant le faisceau de la lampe torche. Soudain, une nuée de pipistrelles débusqua le balayage lumineux. Elsa poussa un petit cri qui fit sourire Juan qui se moqua ! Ils trouvèrent les escaliers. Juan décida d'explorer le sous-sol :

– Tu viens avec moi ou tu m'attends là ?

Elsa ne se fit pas prier pour l'accompagner. La salle était immense, de larges voutes dominaient l'ensemble. Le bâtiment donnait sur la Ligne. Une ancienne usine à l'évidence, de quoi ?, Elsa et Juan l'ignoraient.

Le faible faisceau lumineux qui balayait le tout ne permettait pas d'aller plus loin dans les explications de l'agencement du site.

– Ouahh !, c'est impressionnant, il faudra que j'en parle à Solé. Je prends une photo de la salle. Et de ces rouleaux. Je ne comprends toujours pas le lien entre ce site industriel, la guerre d'Espagne et nos Basques ?

– Bon on avance car c'est lugubre ici ! Les chauves-souris ! Bientôt des fantômes, Juan, j'ai peur !

– Attends un peu, même si les toiles d'araignées ont bien occupé l'espace, regarde tout ce matériel. Pour moi cette usine a bien été utilisée après la guerre. Il faut que je photographie tout cet équipement ! Il doit y avoir une explication rationnelle.

Le faisceau balaya les voutes mais Juan ne distingua rien de spécial. Ils montèrent directement au premier étage. Là, ils découvrirent enfin ce qu'ils étaient venus chercher. Un dortoir, un immense dortoir. Il fallait juste déterminer si des réfugiés avaient dormi ici ? Des ouvriers ? Il fallait chercher. Brusquement, la lampe éclaira un graffiti. Le rythme cardiaque de Juan s'accéléra :

– Elsa viens voir, vite, j'ai trouvé, la preuve ! Des preuves !

– Super Juan ! Mais accélère, j’ai la trouille !

Une chouette hulula à ce moment-là, elle avait dû être dérangée ; Elsa sursauta ! Puis elle se ressaisit et lut un graffiti bien visible, écrit en espagnol !

– Ok Elsa ! Décale-toi que je puisse opérer tranquille ! Super !

Le flash crépita deux fois, puis Juan enchaîna par un plan large avec le mur, les vagues inscriptions que le temps avait atténuées.

Un lit au premier plan, Juan était heureux, il avait enfin la certitude qu’Andoni, ses frères, Ana et Teresa avaient dormi ici-même.

Mais il ne fallait pas perdre trop de temps. Il lui avait semblé entendre des bruits de moteur. Un dernier effort pour explorer le dernier étage. Ils découvrirent un fouillis de papiers et de documents qui n’avaient pas eu le temps d’être débarrassés.

– Juan, viens voir, dépêche-toi, il y a eu des appartements ici.

La curiosité était beaucoup plus forte que la peur. Au diable l’amas de vieilles choses, Juan suivit Elsa. Derrière la porte, un lit, un bureau, une commode. Le bureau était vide. Elsa explora la commode. Les tiroirs, d’abord récalcitrants finirent par céder. Et par livrer leur secret. Elsa mit la main sur un registre !

– Juan, approche la lampe. Incroyable, les noms sont bien d’origine espagnole. On emporte ?

– Un trésor ! Bravo ma chère détective. Et il lui claqua une bise. On fouille tout et on file. Remets le livre là où tu l’as trouvé que je fixe cet instant. Puis Elsa décidée s’attaqua à un dernier tiroir, un résistant.

– Viens m’aider Juan !

Juan sortit son couteau et titilla le bois qui avait travaillé. Elsa s’escrima et finit par le faire bouger. Enfin, le meuble mangé par le temps avait fini par céder. Quelques papiers jaunis avaient été oubliés. Juan les parcourut rapidement. Ils ne présentaient pas beaucoup d’intérêt.

Il finit par repérer les trois couleurs de la République espagnole sur un vieux papier. Il déclencha à nouveau son Reflex.

Et alors qu'il s'apprêtait à les abandonner, il tomba sur un document écrit en basque. Il n'hésita pas une seconde, il prit l'ensemble et les déposa délicatement au fond du sac à dos. Il était temps de boucler cette aventure nocturne.

Mais avant d'évacuer le vieux site endormi et poussiéreux, Juan embrassa tendrement Elsa et lui susurra à l'oreille :

– Merci ma chérie, sans toi, je n'aurai jamais osé venir ici, seul ! J'ai enfin la preuve qu'Andoni et sa famille, Teresa, ont vécu dans cette caserne pour malheureux. Tu te rends compte ? C'est fabuleux comme découverte. Tu en penses quoi, toi, l'historienne professionnelle ?

– Que je t'aime, mon petit Juan ! Que je suis heureuse que tu sois heureux mais j'ai très peur. Si on peut rentrer au bercail, ça m'arrangerait.

Juan remit sa cagoule, rangea l'appareil-photo, ramassa le pied de biche. Il était temps de filer et de remettre les choses comme elles étaient ou à peu près pour faire croire à une intrusion de gamins.

C'était même étonnant de trouver ces lieux dans un état aussi bien conservé. Il faudrait que les deux historiennes trouvent des explications à ce phénomène. Il avait refermé la porte sans trop forcer. Il fit de même avec la grille à l'entrée et poussa la coquetterie pour fixer la chaîne à l'envers. Elle tenait bon c'était parfait. Puis les phares de la R5 fendirent la nuit pour découvrir au dernier moment les virages de la route. Juan restait concentré alors qu'Elsa dormait à ses côtés depuis qu'il avait éteint la musique.

\*

Une semaine plus tard, le dossier Andoni était bouclé. Les balades intermédiaires avaient agrémenté le séjour. Il ne restait plus qu'à se dire au revoir. Moments toujours douloureux car on ignore si c'est la dernière fois que l'on se salue.

Puis vint la litanie habituelle des promesses que l'on ne tient que rarement car la vie accentue les distances au fur et à mesure que le temps les repousse. Pourtant les Jaclard avaient passé un accord avec les deux jeunes Bordelais.

Si Juan retrouvait Andoni, il les préviendrait afin de célébrer ensemble cet événement. Sur la terrasse, Araceli, qui se délectait de la paella au poisson que Juan avait préparée avec amour comme chaque fois lorsqu'il célébrait une fête improvisée, était intervenue pour le mettre en garde :

– Juan, fais attention car si tu trouves Andoni et je suis sûre que tu vas y arriver, lorsque tu lui parleras de Nils, n'oublie jamais le poids de la relation que le vieil homme avait noué avec ce gamin complètement déstabilisé, perdu. Andoni n'a jamais compris pourquoi il s'en était sorti à Lyon alors que Nils avait disparu lorsqu'il se trouvait à Paris.

– Promis Araceli, mais même si je ne le retrouve pas ce qui est aussi fort envisageable, comme vous êtes profs et que vous avez beaucoup de vacances, vous devez venir nous voir à Bordeaux ?

Ils scellèrent le pacte en toquant leurs verres. L'ivresse commençait à gagner Juan, une ivresse saine, une ivresse qui vous fait aimer les gens, fait tomber les barrières de la pudeur, chasse cette éducation trop polie pour être honnête. Une ivresse de la sensation positive et du plaisir. L'ivresse le métamorphosait :

– Araceli ! Dans cette histoire, toi comme moi, nous devons transmettre le continuum historique des événements de Largentière. Tu viendras fêter ça à Bordeaux. Avec Lucien !, et puis clean politiquement avec ça ! Je l’ai découvert dans la combe ton Lucien lors de la dernière balade !

– Excuse-le Araceli, il est con comme une malle parfois, ajouta Elsa pour ne pas être reste.

\*

Après un estanquet rapide au Gypaète, Juan se rendit au journal de fort mauvaise humeur. Une rude journée l’attendait. Il le sentait.

Le temps orageux ?

La pleine lune ?

Non, il ne supportait plus les atermoiments de son père ! Insaisissable le paternel.

Une véritable anguille que son cerbère protégeait.

Très joli cerbère au demeurant mais les dérives paternelles ne l’intéressaient pas. Juan n’arrivait pas à le rencontrer.

Et à chaque fois qu’il le croisait, invariablement, son père répondait :

– Plus tard Juan, je n’ai pas le temps, les camps en Ardèche, oui, oui, très, très bien, je file, on verra ça plus tard. Donne tout ça à Coralie.

Et je regarde ça dès que j’ai un moment...

Juan décida de changer de stratégie. Il allait s’attaquer au talon d’Achille de son père. Il était sûr de son coup. Sans passer par la salle café, ni celle de la rédaction, pour ne pas entendre les quolibets habituels sur les dérives amoureuses du boss, il se dirigea vers le secrétariat et frappa à la porte où on pouvait lire, Direction.

Lorsqu’il entendit, entrez !, il pénétra dans la pièce où la nouvelle régente, Coralie de son prénom usuel, contrôlait l’activité du boss.

– Bonjour Coralie !

– Bonjour Juan. Je peux faire quelque pour vous ?, dit-elle mielleuse à souhait.

– Pour moi, je ne sais pas Coralie mais pour mon père oui. J'ai besoin que sa secrétaire, en l'occurrence, vous, trouve un créneau quelconque dans l'agenda de ministre de mon père, le plus rapidement possible. Ce n'est pas le père que je veux voir, c'est le directeur de cette boîte de fous !

– Je crains que cela ne soit pas possible en ce moment, votre père, enfin le Directeur a un emploi du temps bloqué avant ses vacances. Et il va s'absenter dans les minutes qui vont suivre s'il n'est pas déjà parti !

– J'attends sa sortie comme un bon fan. Juste pour avoir un autographe de son artiste préféré. Coralie !, une question indiscrete puisque vous le voyez plus souvent que moi. C'est-y bien vrai que mon papa s'en va faire une croisière ?, lui demanda-t-il ironique. Certaines mauvaises langues disent même que vous l'accompagnez comme la secrétaire modèle que vous êtes.

Le ton de Juan n'était pas agressif, légèrement persifleur. Il regardait Coralie qui fit semblant de chercher un papier important. Juan l'observait. Visiblement, elle était gênée. C'était une jolie femme qui savait parfaitement jouer avec les stigmates de l'âge, ce qui la rendait encore plus attrayante. Coquette et sûre de ses atouts, elle avait attiré dans ses rets le patron qui avait succombé sans trop de mal depuis que son couple battait de l'aile.

– Alors Mademoiselle Jeanne ?, poursuivit Juan qui ne supportait pas le côté neuneu qu'elle cultivait.

– Coralie, Juan, merci ! Non, je n'accompagne pas votre père, mentit-elle effrontément. Mais je ne pense pas que cela soit vos affaires.

Le fait d'être un brillant journaliste ne vous permet pas d'investiguer sur tous les sujets. Surtout sur la vie privée des gens, lui répondit-elle du tac au tac.

– Simple curiosité Mademoiselle Jeanne ! répliqua-t-il. Si tu me cherches tu vas me trouver, murmura-t-il mais Coralie n'avait pas entendu cette dernière remarque mangée sciemment dans une bouche fermée.

– Pardon ?

Son père ouvrit la porte à ce moment-là et découvrit son fils. Son sourire s'effaça dans la minute où il le découvrit. Il dégaina et balança la première salve :

– Écoute Juan, je n'ai pas de temps à te consacrer alors tu vois avec Coralie...

– Oh, cinq minutes Prunelle. Pour ce dont j'ai besoin, Coralie n'y peut rien !

– Prunelle ? Ça va toi en ce moment ? Prunelle n'importe quoi ! Tu veux quoi ?

– Juste une question. Fin juillet est-ce que la ferme de Cameleyre est occupée ? Toi, ma mère ou les deux ?

– Non, ni l'un, ni l'autre !

– Toi, je sais, tout le journal est au courant mais maman, où en est-elle ?

– Ta mère ? Sur ses terres. Dans ses vignes. Entourée de gens de sa caste. Même si elle s'acoquine avec son maître de chais, dit-on ! Elle répète un remake de Lady Chatterley. Te voilà rassuré mon garçon ?

Le ton se voulait facétieux mais il masquait un côté désabusé que ne pouvait plus cacher Telesforo qui vivait très mal cette période. Mais il était pressé, très pressé et il n'avait pas le temps de bretter avec son fils qui était redoutable dans cet exercice.

– Il y a un jeu de clefs dans le bureau. Pour le reste tu connais. Je te file même la clef de ma cave...

– Merci Prunelle ! Tu peux y aller, je poursuis avec Mademoiselle Jeanne !

Telesforo s'arrêta net, regarda son fils et lui adressa un pathétique :

– Tu es sûr que tu ne dérailles pas en ce moment, toi aussi ?

Mais il n'écouta pas la réplique de son fils, il fila dans son bureau en claquant la porte puis la rouvrit pour préciser à sa secrétaire.

– Je sors, Coralie. Ne vous laissez pas abuser par ce charmeur.

Et il disparut en fermant normalement la porte cette fois ci. Juan s'avança vers Coralie profitant au passage du généreux décolleté de la sémillante secrétaire et évidente maîtresse de son père. Toi ma cocotte, j'ai un truc plus important à voir que tes sorties de fonction alternées!, pensa-t-il. Juan lui balança un regard inquisiteur à souhait et la fit sursauter en l'interpellant :

– Mademoiselle Jeanne !

Coralie se redressa en entendant cette stupide appellation et dégaina :

– Comme vous avez décidé de m'ennuyer avec cette appellation ridicule, je peux savoir pourquoi ?

– Tout d'abord, je ne vous embête pas. Je trouve que Mademoiselle Jeanne vous va à ravir. C'est une jeune et très jolie fille comme vous, remarquablement dessinée par le camarade Franquin. Je trouve que cela vous ressemble et que mon père est un Gaston tout à fait respectable en ce moment.

Coralie gloussa car elle n'avait pas tout saisi de la métaphore que Juan avait tirée des phylactères du génial père de Gaston qu'il connaissait par cœur. Après avoir encaissé ce compliment même alambiqué, elle revint aux affaires :

– Vous m'avez dit que vous aviez besoin de mes services.

– Oui, ex Mademoiselle Jeanne et à présent très chère Coralie, j’ai une mission de la plus haute importance à vous Vous allez prendre un rendez-vous capital avec monsieur Paul Broussel. B, r, o, u deux s, e, l, qui est rédacteur en chef d’un canard dont voici l’adresse à Paris.

Il lui tendit une fiche bristol où tous les renseignements y compris le téléphone et le fax étaient consignés.

– Attention Coralie, il s’agit d’un rendez-vous capital pour mon enquête mais aussi pour l’histoire personnelle de mon père. Une fois ce rendez-vous fixé fin septembre, vous me donnerez les dates et vous me dénicherez un hôtel sympa du côté de Montmartre. Vous pouvez boucler tous ces points avant vos congés ?, lui dit-il tout en lui décrochant un clin d’œil coquin comme pour lui souhaiter une agréable croisière.

Puis Juan la fusilla à nouveau du regard pour lui rappeler la belle bourde écrite qu’elle avait envoyée à la mairie de Largentière. Coralie ne se laissa pas démonter, le dauphin reste le dauphin, et elle était la favorite du roi. Le petit Juan ne l’impressionnait pas. Elle prit la fiche, nota tout puis d’un grand sourire enjôleur ajouta :

– C’est noté, je vous tiens au courant lorsque tout sera en règle. Pour la fin de la semaine, cela vous va ?

– Parfait Mademoiselle Jeanne !

Et il la salua avant de se retirer, sans rien ajouter car même si la jolie poupée avait envoûté son père, il n’avait pas le droit de se métamorphoser en goujat. Coralie était comme elle était et puis basta, cela ne le regardait pas.

\*

En ce jour du mois de juillet, tout allait de travers chez Juan, du moins le pensait-il.

Non, les choses évoluaient à leur rythme tout simplement, et Juan ne pouvait se départir de cette impatience qui lui collait à la peau. Il décida de dévier sa route vers le Gypaète barbu mais pas de chance, Bob qui était seul aux manettes puisque Phil s'était octroyé quelques jours de vacances sur la côte n'avait ni le temps ni l'envie de discuter avec ce moulin à paroles ambulante. Il reçut Juan sèchement :

– Repasse tout à l'heure. J'attends du monde. Le Montois a préparé une morue à la biscaïenne pour le groupe. Vers 13 heures 30, ça sera plus calme.

Juan fila à l'appartement puisque tout le monde le virait. Elsa, ses collègues au journal et à présent Bob au Gypaète.

Il monta quatre à quatre les escaliers et prit le temps de lire la presse qu'il avait achetée au kiosque en bas de la rue. Son emploi du temps était à peu près fixé. Quelques jours de vacances avec Elsa au Coût à Cameleyre. Ça, c'était acté même s'il avait peu de chances de croiser les deux voisins qui seraient fort occupés à cette période de l'année.

Pour le dossier Andoni, son article et son reportage, il attendrait le retour de Solé partie en Espagne dans sa famille. Elle lui avait promis de lui apporter toute son aide pour éviter les éventuelles bévues historiques inhérentes à ce type de reportage.

Certains lecteurs avaient le don de pointer telle ou telle erreur et ils ne se priveraient pas pour téléphoner ou écrire au journal pour corriger l'affabulateur ou le négligeant.

Ce qui avait le don de mettre en fureur le sieur Gonzalo père qui ne comprenait pas comment on pouvait laisser passer de telles bourdes. Toute la ligne éditoriale en prenait alors pour son grade. Du rédacteur en passant par le correcteur sans oublier le journaliste qui en avait pris un peu trop à son aise avec les événements passés.

Pour éviter la sempiternelle ritournelle, Juan avait sollicité l'impitoyable historienne spécialiste de la guerre d'Espagne.

Il appela, c'était bon Solé était revenue. Avant de la rencontrer, Juan avait écrit une esquisse d'une étude portant sur les camps d'internement des réfugiés espagnols qui étaient disséminés en Ardèche.

Lorsqu'il entendit la sonnette retentir, il accueillit Solé.

Après avoir bu le café matinal, fumé une cigarette, ils entamèrent le sujet. Juan avait fait tirer les clichés du camp au labo du journal.

Les photos étaient remarquables, Solé les examina avec attention.

Elle était fascinée car elle imaginait les scènes de la vie quotidienne dans ces endroits insalubres. En visionnant les clichés, les uns après les autres, elle comprit une nouvelle fois que les structures de domination les plus absurdes reçoivent l'aval indifférent de ce magma informe que certains, plus polis, nomment populace.

Elle revenait de ce pays, l'Espagne, le pays de son père, mis en esclavage par l'évidente connivence des puissances totalitaires et des démocraties dont l'hypocrisie des dirigeants avait été appuyée par la passivité des gens qui validaient cette soumission à ces élites bourgeoises qui n'en demandaient pas tant !

– Sacré boulot que vous avez réalisé Elsa et toi. De sacrées pièces à conviction mais je doute qu'elles soient publiables en l'état mais on y reviendra. Moi de mon côté, j'ai trouvé deux ou trois documents pour étayer ton dossier.

– Je te ferai lire ce que j'ai écrit et je compte sur toi pour structurer le tout. Je ne sais pas par où commencer ? Mais dans l'immédiat, je vais pondre un article pour le mag' de la rentrée. Pour le reste, on verra plus tard !

– Bien, de mon côté, voilà ce que j'ai trouvé. D'autres camps d'internement, celui de Chomerac mais aussi Champ La-Lioure, une usine de moulinage aussi.

Et puis d'autres de moindre importance. Mais ce sont les Basques qui ont inauguré ces camps de l'infamie. Des enfants et des femmes. Tu vois au camp de Gurs, ce fut très dur pour les Basques, leur internement, mais c'était des miliciens, des soldats. Ce n'est pas pareil pour des gamins, perdus, salis à tout jamais. Je n'ai pas eu le temps de creuser du côté des archives de la CNT, car ces camps concernent la première vague d'internement lorsque le front nord s'est fissuré. Mais avec ce que tu as trouvé, tes pièces photographiques, ton interview, tu as de quoi nourrir ton scénario !

– C'est là que tu vas devoir m'aider Solé. À boucher les trous. Sans tricher bien-sûr ! Une historienne ne joue pas avec les événements surtout lorsqu'ils sont dramatiques, mais bon...

Les deux Espagnols se mirent à table. La discussion fut à sens unique. Juan posait les questions et Solé répondait. Guerre d'Espagne, lois Daladier de mai 38, Collaboration, putsch fasciste de la vieille baderne arrangé par ce vil opportuniste qui souhaita plus tard la victoire de l'Allemagne nazie.

Lois du 3 octobre 1940, les camps encore, Drancy, opération Vent Printanier, encore les camps, Hannah Arendt à Gurs, les Espagnols, les CTE, les GTE pour les Espagnols et les autres, autant de sujets abordés. Solé maîtrisait et Juan apprenait. Elle le complimenta pour ses talents culinaires. Paella, gâteau basque, Juan savait tout faire et c'était bon. Puis ils se levèrent pour aller fumer sur le balcon. Juan regardait la rue s'animer, vivre. Cette putain de guerre d'Espagne dont il était un involontaire boomerang.

Ses parents se déchiraient comme un bon couple bourgeois de ce niveau-là. Ce qui l'ennuyait le plus, ce n'était pas la séparation probable de ses vieux car il avait toujours en tête la conception trotskiste de l'existence

Un enfant est d'abord le fils de la République avant d'être le fruit d'un accouplement banal entre deux êtres, non, c'était la perte à terme de ses repères. Et les histoires sans fin à venir qui ne manqueraient pas de polluer sa propre histoire. Il écrasa le mégot de cigarette dans le cendrier suspendu à la rambarde du balcon et entra dans la pièce principale puis il se raconta :

– Un jour je suis tombé amoureux d'Elsa dans des circonstances que tu connais. Puis Elsa m'a emmené dans votre repaire rue du Palais Gallien. Un cercle fermé pour une caste d'intellectuels, du patron jusqu'au cuisinier en passant par les profs qui viennent s'acoquiner avec la canaille. Je fais ta connaissance au Gypaète barbu. Au début, je te déteste. Je te trouve sinistre. Une intellectuelle froide, savante.

Une conne d'anar qui sait tout et qui a un avis sur tout. Et au cours de nos rencontres, je te découvre et je tombe sous ton charme. J'avais besoin de tes connaissances pour avancer sur le dossier pourri de cette Espagne fasciste que mon père m'avait filé. Et depuis quelques semaines, Elsa, l'adorable Elsa, voudrait que notre relation aille plus loin. S'officialise, si tu préfères. Ce n'est pas une rebelle même si ses parents sont communistes. Elle a reçu une éducation formatée, classique.

– Écoute mon petit Juan, je comprends ton incertitude même si je suis assez étonnée. Mais comme tu m'as confié le soin de faire une introspection familiale et sociétale, tu parles d'un boulot pour un prof d'histoire, j'ai noté un retour sur le tard du complexe d'Edipe enfoui au fond de ton inconscient à cause des origines pourries de ta mère.

Et elle éclata de rire en regardant la drôle de tête que faisait Juan après avoir entendu ce constat délirant, puis elle reprit :

– Tu vois que moi aussi, vieille anar sordide, je peux manier l'humour à deux balles qui te caractérise mon petit Juan !

– Excellente analyse Herr Professor Sigmund !

Juan s'arrêta, hésita puis prit une nouvelle cigarette, en proposa une à Solé qui refusa puis reprit :

– Elsa, sous couvert d'émancipation, trimballe une batterie de casseroles sur le couple, la famille qui ne sont plus de notre époque. Alors, aller lui dire que la vie est bien plus complexe que son schéma, ça m'était impossible.

Elle avait une solution pour sortir de cette impasse. C'était une impasse réelle car n'en déplaît à Juan, elle voyait bien que les deux jeunes gens formaient un véritable couple. Juan avait été déstabilisé par cette histoire familiale assez saugrenue où le grand-père facho jusqu'aux bouts des ongles n'était pas la bonne personne. Il s'était fourvoyé dans un engagement politique dont il découvrait les terribles non-dits historiques. Cela faisait beaucoup pour le jeune homme qui derrière sa décontraction cachait une véritable sensibilité.

– Elsa et toi un jeune couple adorable. Bob et moi, nous formons un vieux couple démodé et cela me convient parfaitement. Juan, nous avons une certaine différence d'âge. J'ai bien connu mai 68 alors que toi tu n'étais qu'un bambin. 68 fut, pour nous les femmes, l'heure de la délivrance. La libération de notre corps. La totale et indépendante gérance de notre sexualité. Aujourd'hui, les réacs de tous bords, et crois-moi c'est une spécialité bien française, les négationnistes bourgeois avec leurs cerveaux étriqués, connectés à une morale qui n'en est pas une et la petite bourgeoisie socialiste au pouvoir au service ou aux ordres du plus grand équilibriste politique de ce siècle abhorrent cette période bien particulière. Pour moi 68 a été une délivrance. J'ai pu avouer mon homosexualité avant de découvrir l'amour libre. ... ça va comme ça mon petit Juan ?

– Tu es vraiment trop forte Solé.

- Dans ce cas termine tes écrits et je regarderai le tout au Gypaète ce soir. Ensuite, j’entame un cycle de conférences qui ne me laissera que peu de temps avant la rentrée universitaire ! Tu pars à Paris ?
- Mi-septembre, j’attends que Coralie rentre m’informe...

\*

Paris ! Paris outragé ! Mais Paris libéré alors pari réussi ?

Pour une fois, Coralie avait été à la hauteur. L’hôtel était agréable. Et comme sa chambre donnait sur une cour intérieure, Juan avait bien dormi. La pluie avait joué du xylophone sur la tôle en zinc vers deux heures du matin mais l’incessant cliquetis l’avait tiré de ses rêveries avant de le replonger dans les bras du fils d’Hypnos.

Le petit déjeuner avalé, il remonta prestement dans sa chambre pour prendre le sac à dos dans lequel il avait glissé l’essentiel.

Il posa la clef de sa chambre sur le comptoir de la réception et remonta la rue du Poteau, prêt pour la balade historique que Solé lui avait dessinée dans les rues de Paris.

La veille, il avait pris ses marques en déambulant dans le centre historique de la vieille cité gauloise, même si certains historiens avaient des doutes sur le label lutécien de la capitale de la France !

Il avait marché jusqu’à ce que ses pieds le rappellent à l’ordre.

Mais il avait beaucoup aimé cette dérive improvisée. Guidé par un œil aguerri à la perspective et au cadrage audacieux.

Les ponts, les quais, la Seine, il y avait de quoi faire travailler la peloche. Il avait déniché un troquet pour assurer un ravitaillement simple, correct et pas cher.

Puis il avait revu le fil conducteur de l’énigme Andoni, repéré les lieux où aurait lieu le rendez-vous avec Paul Brussel.

Après avoir contourné tous les obstacles inhérents à ce genre de rencontre, Juan répondit à l'invite de Paul Brussel en s'asseyant autour du bureau ovale qui jouxtait son bureau personnel encombré de deux piles de documents de hauteurs inégales. Paul Brussel lui offrit une tasse de café. Le sujet du rendez-vous ayant correctement été formulé par Coralie, une fois n'est pas coutume, pensa Juan, les deux hommes entrèrent dans le vif du sujet : Andoni. !

– Pas de chichis entre nous, annonça Paul, j'ai réservé une table pour midi. Vous verrez, le restaurant est très bien ! Et puis je serai moins dérangé et par voie de conséquence plus tranquille pour entrer dans les détails de cette drôle d'histoire.

Plus tard, après avoir avalé sa tasse de café, il poursuivit.

– Pourquoi suis-je devenu ami avec ce jeune espagnol que j'avais vu se diriger vers l'inconnu ? Difficile de trouver une explication rationnelle. Ce jeune étranger intriguait, m'intriguait ! Lui, le vieil homme, Nils, les deux au marché !

Juan acquiesça sans rien dire. Il observait celui qui aurait pu être son patron. Le front largement dégarni, des lunettes épaisses de rédacteur en chef, le sourcil broussailleux, des yeux clairs, le regard franc malgré une évidente myopie, il ne lui manquait que la pipe pour compléter la tenue du parfait journaliste à l'ancienne, Juan le trouvait sympathique. Paul Brussel rompit cette mutuelle observation silencieuse par un léger sourire pour masquer une certaine gêne :

– Comme vous avez sacrément avancé dans votre quête ou enquête, entrons dans le vif du sujet. Nous sommes en 1948, j'accueille Andoni avant de le diriger dans une institution bourgeoise située à quelques mètres d'ici. Il a beaucoup changé depuis la dernière fois que je l'avais croisé. C'est un jeune homme de grande taille. Malgré une légère claudication qu'il traîne encore, il a fière allure. Le port altier comme il sied aux gens de sa race comme on disait à l'époque.

Il va faire des ravages chez la gent féminine, j'en suis persuadé. Mais il a toujours ce regard empreint de nostalgie. C'est un grand timide aussi, son intégration ne va pas être simple. Mais par chance, une connivence, une complicité même est née sur les bancs de l'école à Largentière. Et même si je n'ai jamais remplacé votre père car j'ai toujours été un piètre footballeur, nous avons toujours été de bons amis.

La dernière remarque amusa Juan qui avait dû mal à imaginer son père jonglant avec le ballon.

– Après son installation, le lendemain, je suis allé à sa rencontre pour l'accompagner au journal où l'attendait Monsieur Lormeux. Après un rapide entretien auquel je n'ai pas assisté, le patron m'a demandé de lui faire découvrir le journal. En cours de visite, j'ai abandonné Andoni aux services de reprographie afin qu'il découvre l'ambiance particulière d'un journal. C'est donc ici qu'a débuté l'aventure parisienne du jeune basque mais aussi de l'ancien résistant, et vous verrez tout à l'heure que cette remarque est loin d'être anodine. Ensuite, je l'ai aidé à s'inscrire en Capacité en droit. Enfin, à régler les démarches car ce n'était pas évident pour lui. Monsieur Lormeux m'avait confié cette mission car il souhaitait que le jeune exilé rattrape le temps perdu. Il avait décelé chez l'ancien chevrier de réels dons. Andoni s'exprimait parfaitement dans une langue remarquable. Et Monsieur Lormeux voulait faire de lui un journaliste. Il avait tout programmé jusqu'au jour où patatras, tout a basculé.

Juan surpris par cette étonnante remarque alors que l'histoire s'avérait être parfaitement agencée, ne put s'empêcher d'interrompre Paul Brussel.

– Vous m'intriguez ! Que s'est-il passé pour que vous m'annonciez ça comme une catastrophe ?

– Ce fut en effet une catastrophe. Pour le patron, qui s’était attaché à ce jeune homme promis à un bel avenir. Pour moi aussi qui perdais un ami. Une catastrophe !

Il hésita, fit le tour de son bureau se saisit de sa veste et annonça à Juan :

– Nous allons déjeuner. Et je vous expliquerai. Je préfère vous raconter la suite dans un troquet plutôt que dans mon bureau. Laissez votre matériel. Mais rassurez-vous à notre retour, vous aurez toute latitude pour poursuivre votre enquête.

Juan de plus en plus passionné par les révélations de son confrère n’osa pas le brusquer. Il réfréna son impatience afin de ne pas indisposer son hôte. Attablés confortablement, Paul Brussel remplissait le verre de Juan. Il avait opté pour un Brouilly pour accompagner les deux " tartare ". Juan goûta le vin après l’avoir fait tourner dans le verre afin de vérifier si les larmes étaient bien présentes.

– Hum, délicieux ce Brouilly ! Avant de vous laisser évoquer la suite de notre affaire, il faut juste que je vous précise certaines choses. Grâce à l’enquête que mon père m’a confiée, j’ai découvert la vaste incertitude du monde et fait tomber ma chape de certitudes. Et je suis beaucoup plus à l’aise lorsque je pars en reportage puisque j’ai développé un côté détective qui me permet d’avancer dans des domaines aussi différents que l’histoire et la politique. Nous faisons un métier passionnant. Mais c’est le hasard de cette histoire qui a déclenché cette prise de conscience. Et au fur et à mesure que je déroule la pelote une nouvelle maille vient avancer le travail.

– Jolie métaphore, intervint Paul Brussel.

– Oui, si l'on veut ! Mais je dois reconnaître que j'ai eu pas mal de chance jusqu'à présent même si le personnage principal de cette enquête me file...

– Un mauvais coton ?, intervint brusquement Paul Brussel qui s'écartait involontairement de son style de journaliste austère.

Légèrement décontenancé par cette intervention aussi soudaine qu'inattendue, le spécialiste incontesté du jeu de mots considéra le rédacteur en chef sous un autre angle, qui en découvrant le sourire moqueur de son interlocuteur, reprit la main et son sérieux :

– Excusez-moi, un mauvais réflexe. Andoni vous file entre les doigts chaque fois que vous approchez de la vérité. Je dois vous avouer que vous n'êtes pas au bout de vos peines. En revanche, vous allez apprendre des choses qui vous seront utiles pour la suite. Car il est évident que si vous êtes remonté jusqu'à moi, je suis persuadé que vous allez finir par dérouler la pelote complète de cette histoire, même si cela risque d'être coton, ajouta-t-il en accompagnant cette dernière remarque d'un large sourire.

Le serveur lui coupa la parole. Juan contempla la tenue parfaite du garçon qui mariait à merveille le noir et le blanc, ou chemise blanche sous un boléro noir et immense tablier blanc couvrant un pantalon noir très strict.

– Et voilà les deux tartares, dit-il d'une voix de canard qui caractérise le parisien. Je vous apporte les sauces. Bon appétit monsieur Paul et à vous aussi jeune homme !

– Merci, répondirent en chœur les deux journalistes.

En attendant l'arrivée des sauces, Paul Brussel remplit les verres pas tout à fait vides, afin de ne pas gêner la préparation du tartare, mais surtout pour prendre le temps de préparer son intervention.

Juan avala une gorgée de cet excellent Brouilly. Il aimait le vin et il ne connaissait pas bien cette appellation lointaine de celle qui appartenait à sa fugueuse de mère mais il appréciait. Paul Brussel se demandait par où commencer ? Il choisit une période précise :

– À la fin de la guerre... ce que je ne voulais pas vous dire dans mon bureau car c'est une histoire, comment dire, que j'ai mal vécue... À la fin de la guerre, les Brussel ont eu besoin des services du petit espagnol qu'ils ne pouvaient pas encadrer lorsque nous habitons Chassiers. Ils m'ont demandé de le solliciter car Andoni était un résistant authentique. Certes il avait commencé bien jeune et dans la discrétion la plus totale lorsqu'il opérait à Largentière. Mais à son retour à Lyon lorsque je suis allé lui rendre visite alors qu'il était salement amoché, il m'a raconté son rôle d'agent de liaison en me faisant promettre d'être discret sur ces épisodes dont il était fier mais qu'il ne tenait pas à divulguer. En fait, tout a débuté pour lui lorsqu'il a intégré un réseau de combattants espagnols qui rayonnait dans la zone de Largentière. Son père et son ami Nils étaient les deux seuls à le savoir. Il est intervenu lorsque ma famille a eu maille à partie avec l'épuration. Je ne parle pas de Collaboration politique même si mon père était un fervent maréchaliste, non, je parle de Collaboration économique, actes qui ne sont pas bien plus glorieux. Grâce à son intervention aussi discrète que désintéressée, mon père n'a pas été inquiété, je lui en suis très reconnaissant. Il aurait pu se venger, il appartenait au camp des vainqueurs. Il aurait pu faire payer aux Français leur accueil. Rien.

– Oui, mais vous aussi, vous l'avez aidé. C'était votre ami...

– Peut-être mais ce n'était rien par rapport au déshonneur qui guettait ma famille.

Et ce n'est pas tout, il a insisté via son responsable du réseau pour mettre un terme à la mascarade des résistants de la dernière heure qui débutaient un procès en sorcellerie à l'encontre de Monsieur Lormeux. La mise au point a été cinglante de la part des Espagnols qui n'avaient pas oublié le rôle joué par notre patron. Qui était avant tout un humaniste... Voilà pourquoi nous lui étions redevables ! Andoni était un chic type car son mentor, le fameux Nils que vous avez appris à connaître, lui avait légué une philosophie de vie assez étonnante pour un homme qui paraissait aussi rustre. Mais qui ne l'était pas.

Le serveur attendit que Paul Brussel ait terminé sa phrase pour desservir et leur demander :

- Dessert ? Café ?
- Une tarte tatin et un café pour moi, annonça Juan après avoir balayé l'ardoise
- La même chose pour moi, s'il vous plaît...

Paul Brussel régla l'addition puis il proposa à Juan de découvrir l'institution religieuse qui avait accueilli Andoni. Il fit peu de commentaires sur le parcours qui empruntait la rue des Franc-bourgeois. Juan appréciait le personnage, sa franchise.

Après tout, il n'était pas obligé de lui raconter cet épisode peu glorieux de son histoire familiale. C'était aussi un garçon bien élevé. Il attendit...

Paul Brussel poussa le cendrier dans la direction de Juan, il venait d'allumer un cigarillo pour se détendre, fin cigare que Juan avait refusé, préférant une cigarette. Paul Brussel s'enfonça dans son fauteuil pour se donner le temps de reprendre l'entretien là où il l'avait laissé. Il joua avec les volutes de la fumée, huma le parfum du cigarillo, se redressa :

– Andoni a obtenu sa capacité en droit et s'est inscrit en licence de droit. Jusque-là tout allait bien. Mais ce que nous ignorions, c'était l'état mental d'Andoni, perturbé qu'il était par des événements familiaux difficiles à gérer. De plus, il ne supportait pas le milieu dans lequel il évoluait. Je le savais car Andoni était venu me voir plusieurs fois pour me demander la raison des comportements de ces petits bourgeois qu'il détestait. Leur futilité, leur veulerie et surtout leur engagement politique qui était aux antipodes du sien.

– Vous pouvez préciser ?

– C'est compliqué, mais vous avez raison, je vais essayer de vous remettre dans le contexte afin que vous compreniez ce qui s'est passé par la suite. Ceux qui s'étaient tus ou cachés au moment de l'épuration, appelons un chat, un chat !, il y a bien eu épuration même si je n'entrerai pas dans les détails de cette période difficile, reprenaient pied et ne se gênaient pas pour s'exprimer. Charles de Gaulle avait tiré un trait politique sur cet épisode. Pour moi, il avait échoué mais comme il s'était retiré dans la foulée, les vaincus d'hier avaient refait surface. Sans aucune gêne. Andoni ne supportait plus de les entendre pérorer. Et je ne pouvais l'aider, le guider ou lui expliquer la période de la Collaboration à Paris. M'aurait-il écouté ? J'en doute. Et c'est à ce moment que j'ai commencé à fréquenter ! Et nous nous sommes éloignés. Il se sentait abandonné. La famille éloignée en proie à des grandes difficultés. Peu de relations...

Paul Brussel laissa le journaliste prendre des notes. Le stylo glissait habilement sur les pages quadrillés du calepin pour capter l'essentiel de la confession de son collègue qui écrasa son cigare dans le lourd cendrier qu'il venait de rapatrier avant de le repousser à l'attention du jeune journaliste.

– Vous savez, Andoni ne parlait pas beaucoup. C'était un jeune homme secret. Et lorsque les Basques jouaient au football contre les jeunes de Largentière, je me tenais éloigné. À son tour, il s'est éloigné. Les circonstances, la vie. Après son départ dans sa famille, Andoni n'est plus jamais revenu dans la capitale. Un jour, Monsieur Lormeux est rentré dans le bureau dans un drôle d'état. " *Tenez Brussel, lisez-ça ! C'est terrible ! Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Pourquoi Andoni nous a-t-il abandonnés ? Vous savez quelque chose ? Non ? Lisez-cette lettre !* "

Monsieur Lormeux en avait les larmes aux yeux !

– Et que disait la lettre ? Juan pensait que Paul Brussel avait la clef de l'énigme.

Il s'arrêta, leva son stylo et fixa intensément Paul Brussel. Ce court moment de répit fut salutaire au journaliste qui eut le temps de reprendre son souffle.

Il revivait ces moments pénibles.

Monsieur Lormeux l'avait soupçonné de forfaiture ou de complicité dans ce qu'il considérait comme une trahison.

Pourtant Paul Brussel découvrait la raison de la fuite d'Andoni en lisant la lettre :

– Andoni expliquait froidement qu'il ne remettrait plus les pieds à Paris. ville de la compromission, et de la trahison. Tels étaient ses mots ! La puissance verbale ne laissait aucun doute sur la volonté de blesser. Andoni avait trop de rancœur à l'encontre de la France, il se lâchait. Il abandonnait ses études car il ne voulait rien avoir à faire avec la bande de dégénérés qu'il côtoyait à la faculté. Rien à voir avec l'ignominie pétainiste qui renaissait de ses cendres sans que personne n'y trouve à redire. Il était ulcéré par ce délitement moral. Il changeait de cap. Définitivement. Il rejoignait le camp des parias. Camp dans lequel les fascistes l'avaient projeté depuis son plus jeune âge.

Il voulait retrouver les enseignements de Nils. Retrouver sa classe sociale originelle. Pour cesser de faire des courbettes. De se conformer à des conventions débiles qui hiérarchisent les rapports humains. C'était ses propres mots. On sentait une violence qu'il n'avait jamais exprimée. Qu'il avait contenu jusque-là. Une véritable souffrance. Faire semblant. Jouer un rôle qui ne lui allait pas ! La fin de la lettre était beaucoup plus mesurée. Il remerciait Monsieur Lormeux qu'il continuerait à vénérer pour avoir sauvé ses parents de l'infamie. Mais il ne pouvait plus accepter cette générosité qui faisait de lui un assisté. J'ai reçu plus tard une lettre d'Andoni beaucoup plus modérée. Il m'expliquait qu'il devait aider ses parents qui venaient de s'installer dans les Landes, qu'il allait devenir ouvrier dans une usine de bois ! Il me remerciait aussi, comme si on ne devait plus jamais se revoir, pour les cours de français que je lui avais donnés, pour ma gentillesse, pour notre amitié. Il ne reviendrait plus jamais à Paris même si je me mariais avec Marie-Hélène, ma femme encore aujourd'hui. En revanche, il m'accueillerait avec plaisir si je passais en Aquitaine.

La confession avait été si douloureuse que Juan avait cru que Paul Brussel allait se mettre à pleurer lorsqu'il avait vu ses yeux s'embuer derrière ses grosses lunettes de myope !, mais il s'était ressaisi à temps.

– Et c'est ce qui est advenu ?

– Perspicace, mon cher Holmes !, répliqua Paul Brussel qui se leva pour ouvrir un placard.

Il se saisit d'une bouteille d'Armagnac hors d'âge et de deux verres puis revint à son bureau. Il avait besoin de ce remontant ! Il remplit les deux verres et en fit glisser un à la hauteur de Juan !

– J’ai les deux lettres dans ce dossier, si vous souhaitez les consulter. Je les ai gardées car Monsieur Lormeux était tellement choqué qu’il a oublié de reprendre celle qui lui était destinée. Et comme il ne me l’a jamais demandée par la suite, je l’ai conservée.

Drôle de personnage que cet Andoni qui avait balayé d’un revers de main l’échiquier sur lequel on l’avait placé au centre, pensa Juan !

Le bout de la piste méritait toute son attention car Juan était sûr à présent que le copain de son père était en vie.

Il dégusta l’Armagnac.

Remettant mentalement dans l’ordre les informations qu’il venait de collecter et il attendit la suite. Car il y avait une suite.

Paul Brussel posa son verre après avoir avalé une bonne rasade :

– Il m’expliquait que l’intégration de ses parents dans les Landes se passait très mal ! Ils ne connaissaient personne. Ils n’étaient que des Espagnols. Son père avait fini par être recruté comme domestique dans une famille très célèbre au Pays basque.

Une famille dont certains membres avaient eu de grandes sympathies pour le Maréchal, pour ne pas dire connivences. Qui avait encaissé les turbulences de l’épuration sans trop de casse avant de ressortir de cet épisode la tête haute. Et de reprendre leur place dans la cour des grands. Noblesse basque oblige même si leurs ancêtres étaient originaires de Saubion. À ce propos, je vous demanderai de noter le nom de ce village. Vous connaissez peut-être ? Non. Tant pis, ce village se situe sur la route des plages atlantiques. Sa mère se tuait à la tâche en faisant des ménages. Il n’avait pas le choix, il était le seul à pouvoir les aider puisque ses deux frères avaient choisi des horizons bien différents.

Comme Juan ne connaissait ce pan de l'histoire familiale, il nota l'essentiel. Puis il posa la question qui lui brûlait les lèvres contrairement au nectar qu'il dégustait :

– L'avez-vous revu ?

– Oui ! Nous avons été en vacances au Pays basque et dans les Landes deux années de suite. Comme Andoni habitait près de notre lieu de villégiature, nous avons passé de bons moments ensemble. Andoni nous a même invités chez ses parents que j'avais croisés à Largentière mais avec qui je n'avais jamais discuté. Ce fut un moment particulier. Sa maman était volubile, elle savait raconter les histoires et se moquait d'elle-même. En revanche, son père était toujours aussi absent et il n'avait fait aucun progrès en français. Difficile de communiquer dans ce cas-là.

Le rédacteur en chef s'arrêta pour laisser Juan noter : côte landaise, Saubion, Hossegor, Andoni, le mariage d'Andoni, le travail de sa femme Emma qui était assistante sociale. Très important comme information. Il avait enfin une piste sérieuse. Il ne lui restait plus qu'à boucler la dernière partie, avec délicatesse.

Et Paul Brussel n'eut pas du mal à poursuivre.

– Nos routes ne se sont plus jamais croisées pour une raison toute simple : ma femme et mes enfants préféraient la Méditerranée bien moins dangereuse et bien plus chaude que l'Atlantique ! Andoni m'a écrit une ou deux fois pour me tenir au courant de l'évolution de sa situation. Puis plus rien. Mais de mon côté, je n'ai pas fait d'effort.

Pour lui écrire ou pour lui téléphoner. Ensuite le temps a fait son œuvre à cause de l'éloignement !

Juan ne s'attendait pas à autre chose, il n'imaginait pas Paul Brussel déchirer un coin de son bloc pour noter l'adresse et le téléphone d'Andoni.

Il n'y avait pas cru un instant mais il était tout de même très satisfait de sa visite. La boucle parisienne était bouclée. Il ne lui restait plus qu'à changer son billet de train.

Il remercia le rédacteur en chef et au moment où il allait fermer la porte, il l'entendit lui prodiguer ces derniers encouragements :

– Bonne chance Juan Gonzalo ! Et saluez de ma part Andoni Larunari-Atxeari car je suis persuadé que vous allez y arriver. Vous êtes un excellent journaliste d'investigation...

\*

En mars Juan pensait boucler son enquête mais l'amoncellement de nuages politiques contradictoires des deux côtés la frontière allait ajourner la fin de l'enquête.

Afin de reprendre à plein temps les recherches, il avait noté tous les renseignements recueillis auprès d'Araceli et de Paul Brussel.

Il avait suivi Andoni de Largentière à Paris de 1937 à 1950.

Ne restait plus qu'à émettre des hypothèses géographiques à partir de 1951 qu'il vérifierait à son retour d'Espagne.

En attendant, il traça un vague territoire d'investigation : l'Aquitaine au sud, le Pays basque au nord, la côte atlantique et le Lot et Garonne bouclant l'ouest et l'est.

Il égrenait le nom des villages landais qu'il avait notés sur son calepin afin de déterminer celui qui allait lui servir de camp de base pour le début de ses recherches.

Il les recopia au bas de la page.

Oui, il fallait qu'il mette un visage sur cet inconnu qui l'accompagnait depuis presque deux ans. Et il comptait sur son flair de détective en herbe qui, jusqu'à présent ne l'avait jamais lâché pour y arriver.

Il avait dessiné le contour du personnage qu'il avait créé.

Il imaginait ses traits, le son de sa voix, son discours mais il lui tardait de le comparer avec le véritable Andoni.

Il nota Hossegor, Capbreton, Saubion, qui était revenu à plusieurs reprises dans la conversation, Saint Vincent de Tyrosse, Dax aussi, la sous-préfecture.

Il avait cherché les noms basques dans l'annuaire et sur les pages du minitel mais il n'avait rien trouvé.

Comme il avait encore quelques jours avant de partir en reportage en Espagne, il voulait explorer la voie landaise. Il ne lui restait plus qu'à solliciter le Landais d'adoption car Sandro connaissait bien tous ces villages y compris la sous-préfecture.

Et ce samedi, ils firent la tournée des cimetières des villages autour de Saubion qui semblait être le nom qui était revenu le plus souvent dans la bouche de Paul Brussel. À Saint-Vincent de Tyrosse, ils étaient ressortis bredouilles car si quelques noms sculptés sur les tombes avaient des origines basques, aucune date ne correspondait. Ils avaient poursuivi par ceux de Tosse et d'Angresse sans trop d'espoir mais il ne fallait rien négliger.

Avant de poursuivre avec Saubion puis Hossegor et Capbreton, ils s'arrêtèrent déjeuner à la sortie de Saint Vincent de Tyrosse dans une auberge qui avait un abord fort sympathique.

Et comme les deux hommes étaient de redoutables moulins à paroles, ils ne purent s'empêcher de raconter le but de leur drôle de vadrouille. Bien leur avait pris puisqu'à leur grande surprise, le restaurateur leur délivra un nouveau sésame :

– C'est drôle ce que vous me racontez là parce que mon père lui-aussi est d'origine basque. Et comme il a travaillé dans le bois, ce nom ne m'est pas inconnu.

Il parlait souvent d'un syndicaliste qu'il voyait souvent à l'Union Locale qui avait un nom qui ressemblait à celui que vous avez cité. Mais je ne pourrai vous en dire beaucoup plus car à l'époque, j'ai fait mon apprentissage à Bordeaux.

– Merci pour cette information. On va finir par y arriver. Mais pour votre cuisine, félicitations, c'était rudement bon !

– Merci c'est sympa. La prochaine fois que vous reviendrez, vous me direz si vous avez avancé. Parfois mon père vient me donner un coup de main, vous pourrez peut-être le rencontrer. Un petit remontant pour vous réchauffer car le temps est bien tristounet ?

– Sandro, ça te dit ?

Après avoir clos la séance café-armagnac, ils prirent la direction de Saubion. Arrivé au centre du village miniature, Juan gara la R5 sur le parking de l'église. Mais au lieu de pousser la grille du cimetière, il s'arrêta pour voir trois gamins évoluer sur le fronton attenant à l'église. Ils se débrouillaient bien malgré la vivacité de la pelote sur une aire de jeu aussi étroite.

Il aurait bien fait le quatrième, hélas de fastidieuses recherches l'attendaient.

Il rejoignit Sandro qui furetait déjà au milieu des pierres tombales.

Les deux étaient concentrés car si ce cimetière ne révélait aucun indice, la suite serait plus compliquée. La lumière jaillit lorsque Sandro croisa une dame âgée qui lui donna les premières clefs dans ce cimetière. Juan s'approcha à son tour, salua la vieille dame. Sandro avait eu le nez creux car la vieille dame lui expliquait :

– Oui, oui, je sais où ils reposent. Dernièrement, il y a eu quelqu'un de la famille qui s'est fait enterrer. Ah, oui des braves gens même s'ils n'étaient pas d'ici car ils étaient espagnols. Oui, oui, la troisième allée et vous trouverez la tombe avec des noms pas de chez nous.

– Merci beaucoup madame. Bonne journée !

Les deux hommes s'éloignèrent avant que la vieille dame ne leur raconte sa vie qui ne présentait aucun intérêt dans le cadre de leur enquête.

Ils finirent par trouver la tombe.

Juan se mit au travail.

Il sortit l'appareil-photo.

La tombe avait été ouverte récemment car un certain Antonio Atxeari venait de décéder. Ana, Iñigo, oui c'était bien eux qui reposaient ici-même, les parents d'Andoni. Il nota le prénom des autres occupants de la tombe : José et Denisio.

Des Espagnols aussi, quelle découverte !

Juan venait de comprendre qu'Andoni était bien vivant et qu'il habitait dans les environs puisque les pots de fleurs étaient récents.

La tombe avait été lessivée à cette occasion, Sandro se mit à réfléchir à cette phrase : Mes parents reposent en paix dans un petit village landais ! Il rembobinait le film aussi vite qu'il le pouvait pour vérifier que les pièces du dossier puissent s'imbriquer correctement avant que Juan ne vienne interrompre la réflexion : mais oui, que je suis bête, comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ?, mais comment aurais-je pu m'en douter ?

Non, ce n'est pas possible.

Si ! Aussi incroyable qu'il n'y paraît !...

Par chance, Juan le sortit du piège dans lequel il s'était enfermé tout seul.

– Tu en fais une drôle de tête.

– Juste un truc bizarre, inattendu !

– Vas-y raconte !

– Non, non, c'est trop alambiqué. Plus tard. Il faut que je vérifie deux ou trois choses avant de t'en parler...

– Tu m'intrigues ! Tu m'appâtes et puis machine arrière toute ! Qu'est-ce que ça veut dire ? Dis-moi au moins si ça peut faire progresser l'enquête ?

– Écoute, je n'en sais rien. Je ne veux pas m'engager, il faut que je creuse !

– Merci pour ton soutien Sandro, je vais bientôt partir en Espagne et au moment où je touche au but, Monsieur se défile ! C'est ça l'amitié

– C'est petit ça mais tout ça, c'est de ta faute. Avec tous les fantômes que tu trimalles ! Va falloir arrêter car la collection est complète ! Et puis les cimetières, ce n'est jamais bon pour la raison. Ça tourneboule le ciboulot comme disent les vieux.

Poc ! Une pelote venait de rebondir sur une pierre tombale avant de s'en aller mourir dans une petite allée.

Sandro qui ne croyait ni à Dieu ni à diable fit un clin d'œil en direction du ciel.

Juan partit la chercher et la donna au gamin qui s'était élancé dans une quête impossible car elle aurait pu aller se fourrer n'importe où

– C'est ça que tu cherches jeune homme ?

– Oui monsieur. Merci beaucoup !

– Attends un peu avant de repartir, vous ne devriez pas jouer avec un point vert sur une cancha aussi courte. Cette pelote est trop vive. J'ai des pelotes moins vives dans le coffre de la voiture. Je vais les chercher. Et ça vous dit, si je fais une partie ou deux avec vous ?

– Super monsieur !

– Juan, et toi ?

– Patrick

– Allez, on y va Patrick ?

– Non, ce n'est pas vrai, tu ne vas pas commencer !, protesta Sandro trop heureux de s'en sortir avec ce sacré coup du sort !

– Sandro, tu as un bar au centre du village. Bois un coup à ma santé, je te rejoins. Tu vas pouvoir réfléchir en paix. Prends les journaux ! À tout à l'heure, je préfère ne pas te faire jouer sinon les morts vont avoir l'impression d'être enterrés à Gravelotte !

Sandro partit boire un café en attendant le retour du journaliste. Il eut le temps de penser à son improbable scénario. Il en était presque certain à présent, il connaissait Andoni. Et si sa théorie se vérifiait, il le connaissait très bien. Et pour cause... Mais avant de pousser plus loin sa réflexion, il devait vérifier ses présupposés. Il ne voulait pas s'avancer avant d'en avoir la certitude.

Juan quittait la région, il aurait tout le temps de lui annoncer ses conclusions. Mais il était heureux, le dénouement approchait...

## **Tras los montès**

Avant de prendre la route, Juan avait sollicité un dernier entretien auprès de son père. Entretien qui prit une drôle de tournure lorsque Telesforo se lança dans une diatribe sans queue ni tête en réponse aux attaques à peine dissimulées de son fils :

– Et toi, tu en penses quoi, de l'attitude de ton ancien gourou lorsqu'il s'est tapé Frida Kahlo pendant que sa petite femme se lamentait en voyant disparaître les êtres chers qu'elle aimait les uns après les autres tous. À lui la gaudriole pendant que son entourage se faisait dézinguer par les petites frappes robotisées du NKVD ! La parole est à monsieur le censeur, marxo-libertaire ou anarchiste-communiste. Apôtre ou chevalier blanc à la solde de Daniel Guérin ou de Victor Serge. Le nouveau gourou de deux courants irréconciliables depuis la rupture de La Haye.

– C’est bon ! Cesse ton évangile selon Saint François ! Tu vas bien en ce moment, toi ? Je venais juste faire un point, avant de partir sceller Rossinante et rejoindre mon Sancho, l’Ange corse que tu m’as collé aux basques ! Alors c’est quoi ce dérapage sur les amourettes de Léon Davidovitch Bronstein qui ont, je te le rappelle, été un épiphénomène surtout que Ramon ne lui a pas laissé beaucoup de temps pour se rabibocher avec Frida avec qui il venait de se fâcher ?

– Désolé mais je sens bien qu’en ce moment tu me juges, alors j’ai placé une contre-attaque. Je suis inquiet Juan car je t’aime bien. Et je t’ai fourré dans un véritable nid de guêpes. Parce que tu fais du bon boulot, tout simplement. Pas pour t’éloigner car je sais bien que mon histoire avec Coralie, la trahison de ta mère n’ont pas arrangé nos relations ces derniers temps !

– Mais je m’en tape de ton histoire perso, et que tu te tapes ta secrétaire ! ajouta-t-il facétieux.

– Bonjour la délicatesse...

– Qu’importent les mots c’est juste pour t’allumer. Ce qui m’ennuie chez toi, ce sont tes atermoiements politiques. Et là où je vais, j’ai besoin d’avoir une ligne directrice. Tu piges ?

– D’accord, d’accord, excuse-moi pour tout à l’heure. Je vais me chercher un café, tu en veux un ?

– Non merci...

Telesforo revint son café à la main et s’installa confortablement dans son fauteuil de maître de cérémonie, à présent qu’il savait que son fils n’était pas venu pour lui parler de ses affaires privées. Juan alluma une cigarette pour se détendre. C’est lui qui ouvrit les hostilités :

– Comme père, je trouve que tu es un bon mec. Pas chiant pour un sou et tu ne l’as jamais été ! Rien à dire de ce côté-là. Mais comme patron, tu commences sérieusement à me gonfler.

Tu m'envoies en reportage sur les camps d'internements qui ont suivi la défaite des républicains espagnols, jusque-là rien à dire. Si ce n'est un grand merci pour m'avoir mis le pied à l'étrier. Grâce à ton fantomatique Andoni, j'ai beaucoup appris sur cette période et sur l'omerta familiale à propos de l'Espagne. Avant de prolonger mon apprentissage, je voulais faire un point avec toi. Tu peux m'expliquer pourquoi tu n'as pas publié un seul des trois derniers articles que j'ai écrits ? Non ? Eh bien je vais te le dire avant que tu me sortes les sornettes habituelles d'un patron de presse qui se doit de respecter l'actionnariat qui finance ce canard qui te fait vivre ! Que de sales raisons ! On y va ? Tu es prêt ? L'Euskadi, on n'en parle pas pour ne pas gêner le processus de paix engagé. La guerre sale, on oublie ! Les compromissions de tes copains socialistes au pouvoir, on ignore, pas de preuves ! Les militants basques abattus en France par des plus que suspects au teint olivâtre du barbouze, on feint de s'interroger. On cherche un truc que l'on ne trouvera jamais : la collusion entre la police, les polices, la justice, les justices et la pègre aux ordres minables de ministres socialistes. Et si la droite revient au pouvoir dans quinze jours et qu'ils ressortent de la naphthaline, le mafieux spécialiste de l'écart intérieur que je ne peux pas saquer, si tu vois ce que je veux dire, eh bien on n'est pas sorti de l'auberge. Là je suppose que tu redeviendras objectif mais pour le moment, pas touche. C'est le patron de presse qui m'inquiète. Toi, Telesforo Gonzalo, comment peux-tu être aussi servile ? Aux ordres des grands manitous socialistes ! C'est quoi ce changement de cap ? Tu es devenu un clone rose des Dimitrov d'aujourd'hui ? Explique-moi ta stratégie ! L'histoire des camps en Ardèche ? Pas question d'écorner la légende du Front populaire et de son chef politique illustre : Léon roi de Bayonne et des couillons ! Pas question de revenir sur ce passé nauséabond !

Mais qu'est-ce que tu veux que ça me foute que tes copains se fassent dégommer aux prochaines législatives ? Non, non, tu ne dis rien, c'est encore moi qui ai la main ! Parce que tu crois que les gens sont capables de faire le lien entre le chapelet historique de trahisons de ton parti et la situation actuelle ? Mais ils s'en foutent les gens de ton avis. Les gens, ils lisent le canard made in sud-ouest car il y a des plumes qui écrivent dans le sens du vent. Et la marée bleue va submerger la rose, tes copains auraient dû y penser un peu avant le 16 mars ! Alors avant de donner la parole à la défense, tu peux m'expliquer ce black-out ?

Telesforo se redressa, posa ses mains sur son bureau de ministre, prit un stylo-plume, dévissa le capuchon, et de sa belle écriture coucha sur son bloc-notes les quelques points qui l'avaient interpellé. Il prit un ton professoral qui ne lui allait pas mais c'était tout ce qu'il avait trouvé pour répondre à cette salve sans concessions. Mais comme c'était aussi un fin politique, il choisit le ton le plus adapté pour calmer son jeune reporter de fils !

– Voyons ça dans l'ordre ! Commençons si tu le veux bien par tes articles primaires, gloussa-t-il, content d'avoir débuté par cette ambiguïté pour introduire la critique. Primaires pris dans le sens premier bien sûr, précisa-t-il, amusé par son bon mot ! J'aurais souhaité des reportages plus personnels. Je m'explique : des choses qui vont toucher les gens en y ajoutant un zeste de pathos. Je ne veux plus lire ni entendre parler de la trahison de Blum en août 1936 à l'encontre de la République espagnole. Ni des lois scélérates de mai 1938. Blum, Daladier, tu oublies ! Les deux sont passés au tribunal de l'histoire, pas besoin d'en rajouter une couche et refaire surgir à la surface les manques, les erreurs, la pression, enfin bref, les échecs du Front populaire si tu préfères. Pourtant l'étude historique est bien

pensée mais ton analyse politique ne me convient pas. Tu vois, j'étais à chaque fois hésitant, à savoir si l'excellence du positif contrebalançait les dérives, je dirais sectaires quand ce n'était pas de simples slogans vengeurs. Le reportage est puissant, les photos sensationnelles, émouvantes mais trop de scories intolérantes plombent l'équilibre général. Tu me corriges ces points à ton retour d'Espagne et je balance le tout au comité de rédaction une fois gommé ces incantations douteuses ! Fais-le lire à Elsa et arrête de gober toute la propagande de cette "anar" hystérique dont on sent bien toute l'influence malsaine qu'elle exerce sur ta pensée. Ne proteste pas, je n'en ai pas fini avec l'explication de texte. Ouvre les yeux mon petit Juan et n'oublie pas que cette grande prêtresse de l'anarchie officie dans une université d'une grande ville bourgeoise ou du moins réputée pour...

Juan le coupa sèchement :

– Alors ça c'est petit ! Très bas et surtout pas digne de toi. On gomme. Et je te laisse reprendre le commentaire de texte à condition de rester constructif dans la critique. Merci camarade père !

– Tu ne m'enlèveras pas de l'idée que cette prof te fascine depuis qu'elle t'a appris que ton idole, Bronstein avait la mitraille facile, surtout lorsqu'il recevait des délégations d'ouvriers qui s'écartaient des tables de la loi marxiste ou plutôt des dictats opportunistes léninistes, je connais tout ça par cœur ! Arrête de jouer les Rastignac, adorateur de notre censeur libertaire, fut-elle une brillante universitaire ce que personne ne conteste à Bordeaux et ailleurs. Un peu de recul que diable ! Et ça te fait sourire ?

– Non, non, je pensais à autre chose en t'écoutant. Mais il faudra tout de même que je te présente Solé.

Car au-delà de son engagement, elle tient la route en histoire et si tu t'intéresses à la dictature fasciste espagnole depuis que ma mère t'a libéré de ce silence éhonté, tu ne seras pas déçu ! Elle m'a beaucoup aidé sur ce sujet. Comme historienne pas comme anarchiste que tu le veuilles ou pas ! Et pour Andoni, je fais quoi ?

– Tu continues ! Tu ne vas pas abandonner aussi près du but. À ton retour, tu fouilles tout le Sud-Ouest. Et puis tu iras voir aussi le camp d'internement de Gurs, ça peut être intéressant pour compléter ton histoire générale des camps qui furent la conséquence de cette maudite guerre civile. Mais pour t'éviter une pression malsaine, pour Andoni, on va se fixer une limite au-delà de laquelle on laissera faire le hasard ou le temps. Allez, fin juillet 1986, ça te va ? Bien sûr, si tu sens que tu as besoin de plus de temps, on continuera mais avec toutes les pièces du dossier que tu possèdes, tu vas bien finir par dénicher un début de piste dans les Landes ou au Pays basque français car je ne pense pas qu'Andoni ait pu franchir la frontière après ce que tu m'as raconté.

\*

Avant que Juan ne reparte en reportage, Sandro avait décidé un coup de poker afin de livrer son secret sans trahir la parole donnée. Il avait organisé avec Peio et Aitor une randonnée somptueuse sur les Peñas de Itsusi.

Comme à son habitude, Sandro était en avance, il avait emmené avec lui Elsa et Juan. Les Basques arrivèrent dans les dix minutes qui suivirent c'une exactitude horlogère. Les deux Bordelais furent présentés à l'équipe avec les honneurs dus à leur rang.

Sous la direction des maestros, la petite troupe grimpa en silence jusqu'à la grotte du Saint-qui-sue.

Là, Aitor expliqua à Elsa et à Juan les raisons de ces ex-voto qui encombraient l'imposante pierre ruisselante stalactite.

Les propriétés de l'eau étaient connues depuis la nuit des temps. Le bouche-à-oreille en avait fait la publicité avant que l'église ne se l'approprie afin de la badigeonner d'un zeste de sacré. Mais la croyance ancestrale est parfois plus forte que la légende.

Passée la grotte, la colonne s'étira le long du rude chemin balisé qui basculait plus haut et plus loin au col de Meatxe.

Au plus fort de la pente, Peio héla Eric le métronome béarnais et le petit basque d'adoption, Xebo, afin qu'ils dénichent une mystérieuse sente qui épousait la courbe de niveau qui suivait la rupture tectonique ancestrale du plateau. Au milieu des fougères, seul un randonneur subtil pouvait imaginer l'existence de ce boyau vert secret.

Un peu plus haut, le sentier s'élargissait avant de devenir un véritable chemin lors qu'il débouchait sur le plateau délicieux là où le pottok pouvait jouer à cache-cache avec le mouton sous la surveillance du roi des airs, le vautour fauve ! Juan et Elsa découvraient les Peñas d'Itsusi.

Juan demanda à la petite troupe de s'aligner sur la plateforme devant l'Irubelakaskoa comme pour une photo de famille ou de mariage. Puis le groupe se disloqua lorsque le photographe bordelais changea de pellicule et d'objectif pour se concentrer sur le vautour fauve. Il ajusta un zoom puissant avant de rejoindre la file qui s'étirait au gré des rêveries des uns et des conversations des autres. Tout était matière à manger de la pellicule dans ce site assez incroyable surtout que la brume avait fini par se dissiper.

Les ruisseaux se concentraient en plusieurs points avant de se transformer en de furieuses cascades qui avaient creusé la roche pour mieux se jeter dans le vide du haut de la paroi déchiquetée.

Elsa réfléchissait : qui était Andoni ?

Parvenus aux aires des majestueux rapaces, les marcheurs se disloquèrent en plusieurs sous-groupes afin d'apprécier, de commenter, d'admirer ou de photographier comme Juan un spectacle naturel d'une autre dimension.

Juan alignait les superlatifs alors qu'il aurait mieux fait de se taire tant le spectacle du vautour fonçant sur la paroi avant d'accrocher l'aire avec ses serres et de replier sa voilure était fascinant. Autant le vautour était lourdaud au sol autant en l'air il dominait les courants, et ses orbes magiques n'étaient qu'un balai qu'aucun homme n'était capable de réaliser. Juan claqua deux gros plans de cet animal que les hommes avaient failli anéantir.

Elsa s'était approchée de Xebo, Pascal et Eric pour contempler en silence, pour communier aurait-dit Txema, ce va-et-vient continu. Puis la fine équipe s'étira sur le fil du rasoir pour apprécier l'inimaginable à sa juste valeur. Peio s'arrêta et puis la parole :

– Je suis déjà venu au mois de février avec Pascal, Sandro et mon gendre qui était en vacances pour découvrir les jeunes pousses de l'année. Ils n'avaient pas encore pris leur envol. On se demandait comment ils pouvaient survivre dans de telles conditions. Au cœur de cette paroi ouverte à tous les vents. On avait l'impression qu'ils étaient de glace tellement la sensation de froid était intense !

Elsa écoutait mais pensait à autre chose.

Elle rembobinait l'histoire : entre huit et dix ans en 1936.

Qui avait cet âge à cette époque ?

Elle n'alla pas jusqu'au bout du raisonnement car un vautour fonçait à une allure folle :

– Juan !, regarde celui-là, il va se fracasser contre la paroi !

Juan, lucide mit le Reflex en mode automatique et fixa cet instant.

Le vautour était à présent posé et il surveillait son territoire.

La scène s'était jouée en une fraction de seconde.

Ces rapaces sont exceptionnels.

– Tu comprends, Juan pourquoi je tenais tant à cette balade initiatique, ajouta Sandro.

– Bon, on avance les poètes !, intervint Peio car il y a encore un bout.

La colonne se faufila au cœur d'un gigantesque et délirant jardin japonais qui avait bien été arrosé. Un ruisseau se chargeait des eaux pour mieux laver le sol de la Navarre de cette trahison, de ce crime fratricide en 1936. Mais le temps qui avait oublié ce drame laissait le ruisseau se transformer en une merveilleuse cascade.

Ezpalza puis plus loin Sistagorri !

Juan photographiait.

Antoine s'arrêta.

Il inspira très fort. Cela surprit Elsa, elle s'approcha.

– C'est beau ?

– Oui, si l'on veut. Le paysage est féérique mais dès que l'on descend au niveau du chemin c'est déjà moins beau. Tu es prof d'histoire, m'a dit Sandro, je vais te montrer quelque chose qui va t'intéresser au village abandonné. Il a fini ton reporter ?

– Juan, on y va ! La bande plongea au fond de la vallée de l'or.

À l'entrée du hameau d'Arizkun ou Ariscun comme l'indiquait une vieille plaque rouillée d'une autre époque, Sandro, Aitor et Peio attendirent que tout le monde se regroupe au niveau de la première ferme abandonnée, squattée par une vache qui apprécia modérément l'intrusion de ces bipèdes.

Antoine s'adressa aux deux jeunes Bordelais :

– Tu vois Elsa, cette ferme a été utilisée comme point de passage lorsque la voie principale du réseau Comète a été démantelée par les nazis à la suite d'une dénonciation. Ce Réseau consistait à acheminer les aviateurs abattus en Belgique à travers la France avant de les recycler vers Gibraltar afin qu'ils repartent au combat le plus rapidement possible. Si ça t'intéresse, je te détaillerai l'histoire...

– Merci Antoine. Tu me raconteras... Juan, photos !

Après ce bref intermède historique, Xebo, Pascal et Eric arrivèrent sur la place centrale du village abandonné. Ils posèrent leur sac à dos. Xebo tira une pelote du sac et commença à frapper la pelote contre le fronton. Juan parvint à son tour au cœur du village miniature.

– Je veux bien faire le quatrième.

Les vieux basques limitèrent le temps de l'affrontement.

La pelote claquait contre le mur avec son bruit caractéristique.

Les mains commençaient à chauffer.

Xebo conclut la partie d'un lâcher aux petits oignons et toute la bande se posa derrière la petite école bâtie à côté de l'Aritzakun, ce ruisseau qui avait sculpté ces merveilles.

Le repas fut gai, la bouteille en cuir comme l'appelait Aïtor vola de main en main, et son contenu, le rosé de Navarre de glotte en glotte.

Elsa s'était rapprochée d'Antoine qui lui racontait de belles histoires sur les passages des Pyrénées, la chaussée des Géants qu'il venait de découvrir. Elsa eut alors une parole malheureuse :

– Dis donc Antoine, pour un berger tu en connais des choses ! Antoine la regarda, étonné. Il chassa de son esprit la réplique cinglante qu'il s'apprêtait à lui balancer et se reprit :

– Elsa, pas toi s'il te plaît ! Ce n'est pas parce que tu es berger que tu es forcément un abruti. Tu me diras juste quel sujet doit aborder un berger lorsqu'il évolue dans son milieu naturel ?

Elsa fut confuse.

Voyant le visage de la jeune femme s'empourprer, Antoine lui sourit. Ils scellèrent une trêve de bon aloi lorsque Sandro vint leur remplir leurs verres respectifs.

La conversation générale glissa alors vers le programme des randonnées à venir avec les Douze heures de marche qu'Aïtor proposait au mois d'août.

Quarante-cinq kilomètres, deux mille de mètres de dénivelée cumulée, Juan soupira, ils sont fêlés ces Basques !

Puis pour faire le malin, il apostropha les deux guides basques Peio et Aïtor en leur disant qu'il serait de la partie cette année.

Elsa le regarda, amusée.

Son Juan ne changerait jamais, un vrai gamin. Après cette longue pause qui ne correspondait pas trop à ce groupe de féroces marcheurs, la seconde partie du parcours redevint une véritable randonnée. La longue montée vers les deux cols sans oublier les rudes ascensions de monticules insignifiants. Juan les boycotta sous le fallacieux prétexte d'un changement opportun de pellicule.

Antoine qui était resté à ses côtés lui montra un percnoptère. Juan n'hésita pas. Il zooma, cadra le rapace puis enroula la pellicule.

– Au fait Antoine, tu es Basque ?

– Oui et non. J'ai des origines mais je ne parle pas la langue. Ça la fiche mal pour un berger qui officie en Euskadi. Surtout que la bergerie est au cœur du pays basque profond très ancré dans le mouvement nationaliste. Tu vois Juan, comme cette histoire ne m'intéresse pas trop, je vis ma vie un peu à l'écart de cette mouvance. Mais je ne suis pas complètement asocial. Je randonne un peu et je joue à la pelote avec Pascal, Eric, Xebo et Txema.

– Mais comment fais-tu pour communiquer avec tes collègues, pour vendre ton fromage ?

– C'est mon associé qui gère la partie marchande de notre activité. Tu vois Juan, le monolithe sur lequel nous sommes assis, ça c'est important pour moi. Ce témoignage de nos ancêtres pasteurs. Des brebis, des rapaces, des chiens et peut être des hommes. Des bêtes dites sauvages, des ours, des loups. Un écosystème. Et puis un jour, l'homme a tué tous les loups, chassé les ours, fait la guerre à ses voisins, le Navarrais, le Landais, l'Aragonais, le Basque. Comprenez qui pourra !

Juan le regarda d'un drôle d'air. Antoine s'en rendit compte.

Les deux jeunes Bordelais que Sandro connaissait bien étaient adorables, il ne regrettait pas d'être sorti de sa réserve naturelle.

Puis Antoine enchaîna :

– Mais au fait Juan, tu es bien journaliste ?

Juan confirma.

– Je n'avais pas fait le lien mais à présent c'est bon. Vous êtes les copains de Louise et de Sandro de Cameleyre !

Juan fit une dernière photo du groupe autour du monolithe sans Antoine qui avait déjà entamé la descente. Peio demanda aux deux néophytes de faire gaffe à la descente car elle était particulièrement traîtresse. Sandro renchérit en expliquant à Elsa et à Juan que son copain Christian avait failli se tuer dans cette descente infernale.

Après le traditionnel arrêt dans une Vente secrète, Sandro reprit une route différente de celle de l'aller.

Andoni était bien présent, Elsa en était persuadée.

Lequel était-ce ?

Peio, Aitor, Antoine, Pascal ou Eric ?

Mais vaincue par une soudaine fatigue, elle s'assoupit avant d'approfondir ses déductions.

Juan qui avait dû mal à rester éveillé, découvrait le paysage semillant de la campagne basque.

Le vert des pâturages était piqueté de taches laineuses blanches ou barré par le rouge des tuiles ou boiseries de la ferme solitaire !

– Putain un barrage de police ! De vrais pistoleros avec leurs mitraillettes !, pesta Sandro qui s'attendait à tout sauf à les croiser sur la paisible route impériale des cimes.

Les papiers en règle, la voiture reprit sa marche en avant jusqu'à Bayonne. Sandro était furieux car lorsqu'il avait baissé la vitre, le pandore avait pointé le canon du pistolet-mitrailleur à l'intérieur de l'habitacle. Elsa qui s'était réveillée après ce contrôle se demandait où elle se trouvait :

– Ce sont des grands malades ces types ! Une maladresse et tu aurais eu la cervelle en compote Sandro !

– Et encore, tu n'as rien vu Elsa. De l'autre côté, les vert-de-gris sont encore pires. De vrais nerveux de la gâchette !

– Drôle de pays, si calme et si paisible en apparence. On s’arrête boire un café ou je continue jusqu’à Ondres ?

Juan ne comprit pas l’allusion. Il était ailleurs :

– Ici Ondres ! Les Basques parlent aux Français. Pom, pom, pom ! annonça-t-il à l’entrée du village lorsque Sandro arrêta la voiture. Il avait pris une voix de circonstance. Était-ce l’imitation plus ou moins heureuse de Pierre Dac qui déclencha cette soudaine crise ?

Puis soudain, Juan réalisa :

– Arrête, arrête Sandro ! Arrête-toi sur le parking, c’est urgent ! Là parfait ! Je reviens...

Sandro s’exécuta. Juan sortit de la voiture comme un forban avant de s’engouffrer dans un bar. Une envie pressante ne pouvait expliquer ce brusque et inattendu changement de comportement. Mais lorsqu’il revint au bout d’un bon quart d’heure, il désigna du doigt Sandro.

Tel un Fouquier-Tinville, il se fit accusateur privé :

– Sandro, tu savais qui était Andoni et tu ne m’as rien dit ! Tu m’as fait galérer pendant tout ce temps. Heureusement que Louise est plus bavarde que toi. Alors tu as une explication à me fournir ? Tu peux m’expliquer ta trahison ? C’est ça ta conception de l’amitié ? Je t’écoute...

– Juan, je ne suis ni un enfoiré ni un social-traître. Et je ne signerai pas mes aveux car j’avais promis à Andoni de ne pas révéler son identité. Il ne voulait pas. Un jour, il m’a dit qu’Andoni était mort à Lyon lors d’un bombardement. Et avec lui, tout ce qui touchait aux commémorations, à la transmission de la mémoire. Puis il a donné dans la vie sociale. Ce fut un sacré militant mais depuis c’est silence radio. J’ai respecté ses silences un point c’est tout !

– Et toi, Elsa ?

– J’avais deviné et je dois te dire que Sandro est un sacré bonhomme. Car sans trahir sa parole, il a monté toute cette toile pour te faire deviner. Eh, oui beau gosse, tu n’y as vu que du feu ! Ça faisait un bon moment que j’avais compris qui était Andoni révélé grâce à son petit montage. Bravo Sandro !

– Je suis désolé Sandro ! Et Juan lui claqua une bise qui surprit l’italien. Et à présent je sais. On va fêter ça à Ondres. Ici Ondres ! Ici Ondres ! *Les sanglots longs des violons de l’automne blessent mon cœur d’une langueur monotone.* Je répète : *Les sanglots longs des violons de l’automne blessent mon cœur d’une langueur monotone.* Au fait tu me donneras le numéro de téléphone d’Andoni. Demain je l’appelle !

– Les feuilles mortes ?, les feuilles mortes ?

– Oui, les feuilles mortes se ramassent à la pelle. A demain Andoni ! Elsa et Juan le regardèrent et ils entrèrent tous les trois dans le bar. Sandro était heureux, son plan avait fonctionné ...

Fin du quatrième épisode